

LES SITES SACRES PREISLAMIQUES A ANJOUAN

CHAPITRE 3 LES SITES SACRÉS PRÉISLAMIQUES À ANJOUAN

Nous avons vu plus haut qu'un certain nombre de sites archéologiques étaient des lieux de culte. Dans ce chapitre, j'inventorie et je décris les sites naturels qui sont le cadre de rituels à Anjouan, en montrant leur diversité et leurs caractéristiques. Il s'agit essentiellement de lacs et de grottes, qui abritent, outre les djinns –catégorie générique déjà citée – des entités liées à la nature et à l'écologie des lieux.

3.1. Types et répartition

A Anjouan, une des îles de l'archipel, outre les mosquées, chaque localité possède généralement d'autres lieux de culte publics appelés *ziara*, où on honore des esprits autochtones (humains ou matériels) : par exemple les villages de Koni Ngani et Koni-Djodjo, puis Mro-Maji (Région de Bambao-la-Mtsanga) ont leur lieu de culte : *la grotte de Hamampundru*⁷⁵ et qui est devenue tellement célèbre que toute la population (les adeptes) y convergeait. Bazimini et Koki ont leur lieu : *Ngomeni-Bazi*, une grotte. A Ouani : le puits sacré où une énorme anguille nommée « *Bako* » (vieux) y était à *Untsinimwa-Muji* (la vieille ville basse), à *Bintirasi* (lieu sacré) là où on organise « *le Nkoma* », à *Untsoha* (lieu sacré) où s'organise le rituel islamique « *Tari ya Untsoha* », au niveau de la grotte à trou « *Fuko-la-Hadao* » (lieu sacré) où on dépose les offrandes de « *Nkoma* » etc. A Domoni, c'est à *Papani* (lieu de culte) où il y avait des anguilles sacrées. A Nyumakele, le cratère de *N'Gomaju* et *Mswalaju* (Shaweni) pour le *Ntrimba*... A part le « *Tari ya Untsoha* », ce sont tous des rites animistes⁷⁶ qui ne disent pas leur nom.

Les rituels⁷⁷ n'ont pas les mêmes significations ni les mêmes objectifs. Par exemple, les rituels religieux (*Shidjabu*, *Manyaidzo*...) diffèrent des rites traditionnels (*Rumbu*, *Patrosi*, *Mgala*...). Lors de « *Shidjabu* » (rituel de bénédiction islamique suivi d'un repas qui se déroule à la maison en présence d'un « *Fundi* »), le maître coranique (*Fundi*) ne se met pas en transe malgré les encens.

Divers types de culte sont pratiqués véritablement bien avant l'installation de l'Islam, puisque le peuplement des Comores remonte au VIII^e siècle et même au-delà si on en croit à l'archéologie. Les

⁷⁵ Une photo en annexe II, T.II

⁷⁶ « [...] l'animisme demeure, la culture et malgré de nombreuses hérésies de détail, la religion vécue et sincèrement suivie de la majorité des Africains, vitalité que l'on peut suivre en observant la périodicité des rites, cultes et cérémonies et l'atmosphère d'ivresse ou d'enthousiasme collectifs qui caractérisent les grandes fêtes traditionnelles...La conversion aux religions nouvelles ne parvient pas, même au bout de deux ou trois générations à entamer la totalité des croyances animistes (comme le montre les survivances, les phénomènes de syncrétisme si nombreux et si variés, ou, plus simplement les faits de contamination ou d'osmose). A ce titre, on peut affirmer sans réticence que l'influence du christianisme ou de l'Islam sur l'animisme n'a d'égale que l'influence de l'animisme sur l'Islam ou le christianisme... » (Thomas L.V. 1961 : 62)

⁷⁷ Dans un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre (<http://fr.wikipedia.org/wiki/rite>) on parlait du rite, rituel et des rites de passage : « Un rite ou rituel est une répétition d'occasion et de forme, chargée de signification (action "symbolique"). Il n'est pas d'essence spontanée : au contraire, le rituel est réglé, fixé, codifié, et le respect de la règle garantit l'efficacité du rituel ».

Le rituel a une dimension collective, car il marque la vie sociale et les périodes importantes d'une société. Il a aussi une dimension spatiotemporelle précise (à un certain lieu et à un moment précis) qui instaure une coupure entre temps quotidiens et temps du rituel.

Les rites de passage accompagnent les changements biologiques et sociaux d'un individu. Ils se font en trois étapes : séparation (l'individu est isolé du groupe), marge (moment où s'effectue l'efficacité du rituel à l'écart du groupe), agrégation (retour dans le groupe).

formes des lieux qui lui sont appropriés actuellement, leurs structures ainsi que leurs localisations varient considérablement : il peut s'agir de « ... [...] Ces demeures de génie sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rocher, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » J. Poirier cité par Jaovelo-Dzao (1996 : 206).

Les formes des lieux sont aussi confirmées par Merville J. Herskovits (1961) en parlant des esprits locaux : « Dans cette catégorie on trouve des êtres associés à diverses espèces de phénomènes naturels dans le secteur habité par les adorateurs – cours d'eau, lacs, rochers, grands arbres, ainsi que d'insolites phénomènes naturels de diverses sortes. On peut les considérer comme bien faisant, ou malveillant, austères ou méchants » (Merville J. Herskovits 1961 : 77)

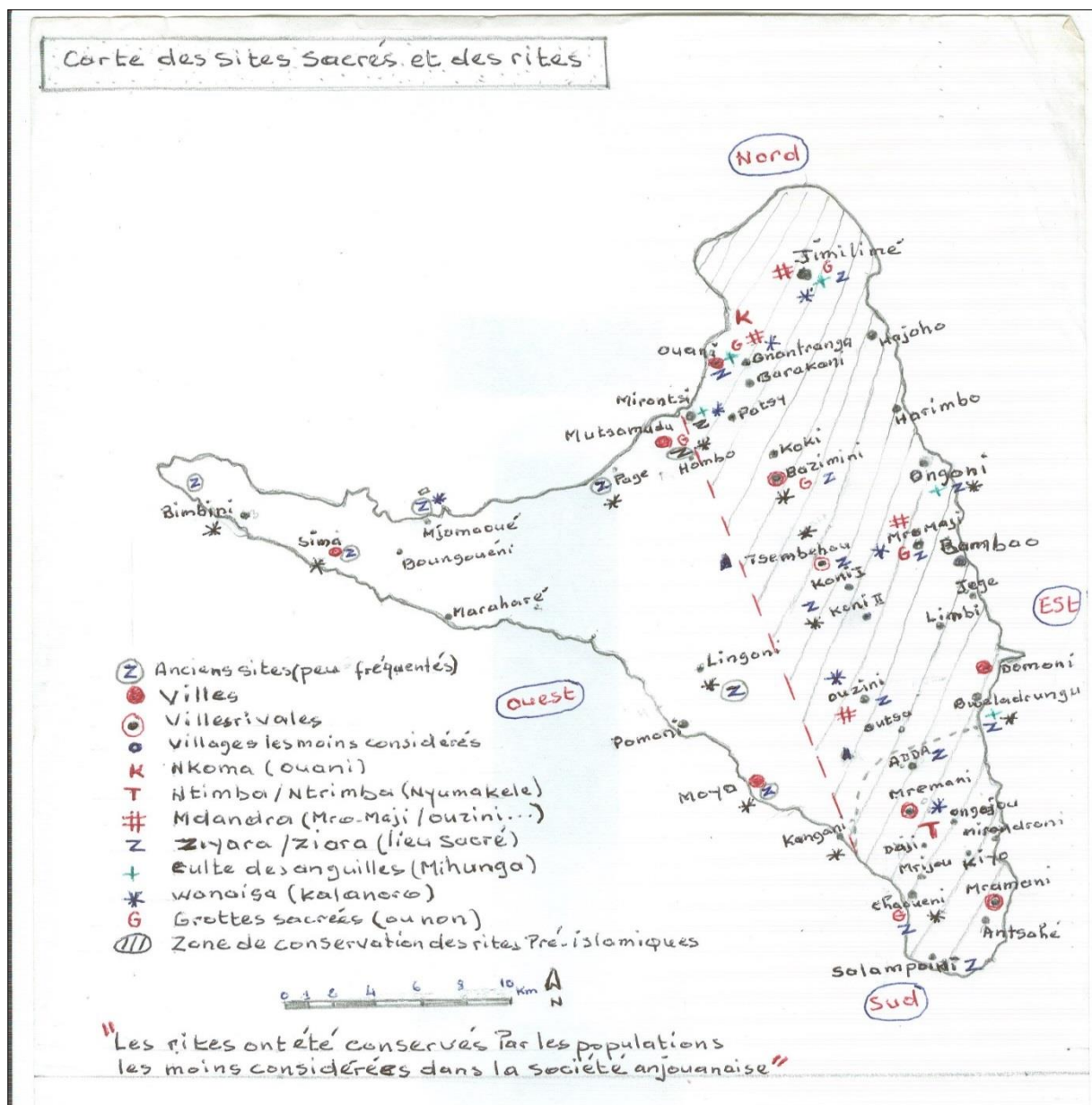


Schéma 1 : Une carte de répartition des sites sacrés à Anjouan

Source : Bourhane Abderemane 2015

Tous les sites sont situés sur un même axe, de la mer vers la montagne, à l'Est de l'île. Certains sont dans des zones enclavées jusqu'à maintenant (Ouzini et Outsia). Ce qui a favorisé l'ancrage de leur culture ancestrale : le culte des ancêtres et certaines pratiques culturelles dans les *Ziara* (grottes, anciennes mosquées abandonnées, anciens villages ou villes abandonnées etc.). Ces villages dont certains sont devenus des villes rivales, étaient les moins considérés. Ces populations du « *haut* » n'étaient pas en contact direct avec la religion musulmane pendant plusieurs générations. Même durant la période Fani où on parlait d'un islam indonésien « *Nous sommes en présence des chefferies au moins en partie islamisées (islam indonésien ?) Où la matrilinearité joue un rôle réel, et qui auront à composer avec la culture shirazienne pénétrante* » (Allibert C. 2000 : 60).

A l'ouest, il y a plus de quatre sites sacrés situés au niveau des côtes. Mais suite à l'influence grandissante de l'islam⁷⁸ (islam urbain), leurs fréquentations sont en chute libre. Avec l'arrivée des islamistes « *Djawula* », les jeunes générations, censés prendre en main les cultes des ancêtres⁷⁹ sont sous leurs influences.

A l'est, la fréquentation de ces sites sacrés actuellement connaissent une diminution de la part des jeunes. Toutefois, les rites, tels que le *Trimba* (à Nyumakele), le *Nkoma* (à Ouani), le *Mdandra* (à Mro-Maji et à Ouzini) s'organisent facilement. Les adeptes et les étrangers y participent malgré les menaces verbales de ces « *Djawula* ». Les rites ont été conservés par les populations les moins considérées dans la société anjouanaise.

Les points cardinaux (Nord – Sud – Est – Ouest) jouent un rôle important dans la vie sociale des gens, ainsi que dans le partage traditionnel de l'espace. A titre d'exemple, on ne peut pas édifier sa maison n'importe comment. Il y a des critères à respecter, dictés par le *mwaliimu* (le tradipraticien), car la maison peut ne pas donner les résultats escomptés ; c'est-à-dire donner des enfants. Au moment du rituel, les points cardinaux sont strictement respectés.

Si ces villages sont tous orientés à l'est, on peut se demander s'ils répondent au critère Indonésien, Proto-malgache ou Austronésien. Les quatre points cardinaux reflètent aussi les quatre éléments de la nature : l'eau, le feu, l'air et la terre et leurs génies correspondant. Jaovelo-Dzao témoigne souligne aussi : « [...] il y a lieu de les approcher [les génies] aux quatre éléments. Ainsi on peut noter la présence de quatre sortes de génies correspondant à l'Eau, au Feu, à l'Air et à la Terre appartenant aux différents éléments.... » (Jaovelo-Dzao R. 1996 : 98-99)

Jean Claude Hébert (1965) a fait une étude sur ce partage traditionnel de l'espace qui peut se résumer ainsi : « *Le Nord symbolise la puissance, l'autorité et l'honneur. L'Est représente le sacré, réservé à Dieu et aux ancêtres (surtout le Nord-Est). Le Sud, opposé au Nord, appartient aux humbles,*

⁷⁸ L. V. THOMAS, « Etat actuel et avenir de l'animisme », in *Colloque sur les religions*, Abidjan, avril 1961, 59-70. « [...] tel individu se dit musulman ou chrétien par vantardise qui, en fait, reste animiste et tel chrétien ou tel musulman effectivement converti continue plus ou moins secrètement de pratiquer le culte traditionnel et même d'adhérer aux antiques croyances... » (Thomas L.V. 1961 : 62). Cette remarque de Thomas L.V. s'observe même à l'état actuel où l'Islam bat son plein et où les « islamistes Djawla » mènent une campagne sans merci pour éradiquer le culte des ancêtres, les hommes et les femmes musulmans pratiquent, ouvertement ou en cachette l'animisme (le culte des anguilles, kokolampo, wanaïsa, rumbu, Mdandra, trimba, nkoma etc..) aux Comores.

⁷⁹ « *La place des ancêtres dans les religions africaines représentent essentiellement le sens de la continuité qui est si profondément enracinée dans la pensée africaine. On s'est beaucoup préoccupé de la profondeur générationnelle que les structures de parenté atteignent, et ceci, naturellement, se rapporte étroitement au culte des ancêtres, culte dont l'intensité et l'étendu varient avec le degré auquel les traditions d'un peuple exigent que celui-ci garde la connaissance de ses aïeux. Un rôle important des ancêtres est d'agir en médiateurs entre leurs descendants et les dieux, et le cas échéant, de plaider pour ceux de leur famille qui se sont attiré les courroux de ces êtres. Ils sont fréquemment aussi les gardiens de la moralité, punissant eux-mêmes les égarés de leurs groupes de parenté...* » (Merville J. Herskovits 1961 : 77)

Merville J. HERSKOVITS, « La structure des religions africaines » in *Colloque sur les religions*, Abidjan, avril 1961, pp. 71-79.

aux soumis et aux sujets. Enfin, « l'Ouest est le côté de l'impur, du profane, opposé à l'Est sacré... C'est à l'Ouest que se tiennent les esclaves... C'est à l'Ouest que viennent les miasmes, les forces maléfiques ; au contraire le bénéfique vient de l'Est » (Hébert J.C. 1965) cité par Solo Rakotovololona 1986 : 117)

Cet ancrage du « haut » des *Wamatsaha*, leur a permis d'être des grands propriétaires terriens jusqu'à l'arrivée successive des Arabo-persans et des colons (expropriation des terres cultivables). L'expression « *Wamatsaha* » est utilisée par les autres groupes pour désigner et décrire la population de l'intérieur plus particulièrement les habitants de Koni.

TABLEAU 3 : RECAPITULATIF DES SITES SACRES « ZIARA » A ANJOUAN

Communes	N°	Villages et villes	NB	Sites sacrés (Ziara)	Rites
Bandrani I	1	Mjamawe		Banakanga (+)	Anguille
	2	Saendani		Shampaju (+) (pic) (C)	*Exorcisme Adorcisme
	3	Chitrouni		Idem	
	4	Bandra Wupepo		Idem	
Bandrani II	1	Akibani			
	2	Chironkamba		Biya Nbome (+)	Tout
	3	Maouéni			
Pagé	1	Mjimandra			
	2	Moimoi I			
	3	Moimoi II			
	4	M'jimviya			
	5	Haïbara			
	6	Page	1 2	Ha Bweni Duwani (G) Yakele ya Page (+)	*Exorcisme
Mutsamudu I	1	Hampang	1 2	Fuko la Harusi (G) (+) Dzia la Harusi (+) (lac)	*Bain rituel
	2	Hamoumbou			
	3	M'Jihari			
	4	Missiri			
Mutsamudu II	1	Sangani	1	Fuko la Sumbeni (G)	*culte de wanaisa
	2	Hombo			
	3	Frahani			
	4	Chiwé			

	5	Hampandré			
	6	Goungwamwé	1	Magombeni	*wanaisa
	7	Chitsangani	1	Mtsanga Mwewu	*Exorcisme
			2	Fuko la Al Amal (G)	*wanaisa
Mirontsy	1	Mirontsy	1	Drani (G)	*Culte des Anguilles
			2	Fumbuni (+)	*Exorcisme
			3	Maji ya Kwai	Adorcisme
			4	Mkiri wa Mpwani (M)	
Ouani	1	Ouani	1	Shisima sha Bako	*Culte des Anguilles
			2	Mkiri wa Mpwani (M)	*Exorcisme
			3	Mwiriju ha Bakoko	*Trari ya Untsoha
			4	Untsoha (site arch) (M)	*Wanaisa
			5	Drahaju Mrombwe	*Nkoma
			6	Hanaisa (<i>Kalanoro</i>) (+)	*Nkoma
			7	Binti Rasi (arbre sacré)	*Exorcisme
			8	Fuko la Hadrawo (G)	*Exorcisme
			9	Mpangahari Bwe la Maji	*Wanaisa
			10	Dziyani Marsatra (+)	*Wanaisa
			11	Dziya Ganahe (C)	*Exorcisme
			12	Momoni (G)	*Exorcisme
			13	Ha Gaba (+)	
			14	Nkoni vwa Mro (+)	
Barakani	1	Barakani	1	Mwawu ya Digo	*Wanaisa
			2	Mwawu ya Bungasera	* Divers
	2	Nyantranga	1	Mwawu ya Digo	*culte
			2	Mwawu ya Bungasera	Wanaisa
	3	Patsy	1	Dzialandze (+) (C)	*Le tout
			2	Bazi-Nguni (G)	*Wanaisa
	4	Salamani			
Jimilimé	1	Jimilimé	1	Dziani (+) (C)	*Wanaisa
			2	Matretre	*Culte des Anguilles
			3	Mro shidja	(<i>Moina Mroni</i>)
			4	Fukoni Habole (G)	*Exorcisme
			5	Fukoni Djindrani (G)	

			6	Dzia Ganahe (C)	
Bazimini	1	Bazimini	1	Gomeni-Bazi ou Bazi Nguni (G)	*Le tout
			2	Mkiri wa m'ji wa hale	
			3	Drindri (antenne)	
	2	Koki	1	Bandrakuni	*Wanaisa
			2	Mwahaju Drindrihari	*Exorcisme
			3	Ngomeni-Bazi (G)	
	3	Nkondroni	1	Mwawu ya Digo	*Wanaisa
			2	Mwawu Bungasera	
Tsembehou	1	Tsembehou	1	Dzia la Nyora (+)	*Wanaisa
			2	Mroni Hamdru (+)	Kokolampo
			3	Dzialandze (+) (C)	*Mhunga
			4	Dzia la Hutsunga (+) (C)	*Exorcisme
	2	Sohamwé			
Chandra	1	Chandra	1	Hawanamuji (+)	*Wanaisa
			2	Dziani Hamtsotso (+)	Kokolamp
			3	Dzia Bahari (+)	*Mhunga
			4	Madzia Maili (+)	*Exorcisme
			5	Tringiju (1595 m)	Adorcisme
			6	Shizingiyoju (+)	
			7	Hamwanahale (+)	
			8	Dzialandze (+) (C)	Le tout
			9	Mroni Hamdru (+)	
			10	Dzia la Hutsunga (+) (C)	
	2	Dindri	1	Hamudru (+)	
			2	Maji Shuma (+) ou Maji Baridi (+)	
			3	Tringiju (montagne)	
			3	Dzialandzé (+) (C)	
			5	Dzia la Hutsunga (+)	
Mahalé	1	Mahalé			*Culte des Anguilles
	2	Bandra Mahalé I	1	Bandrakuni	Le tout
	3	Blandra Mahé II	2	Bandrakuni	Le tout

	4	Harimbo I	1	Fuko la Sera (G)	*Exorcisme
	5	Harimbo II	2	Fuko la Sera (G)	Adorcisme
	6	Hajoho	1	Handra	
	7	Ongoni Marahani			*Culte des Anguilles
Bambao Mtsa	1	Bambao	1 2	Tratringa (+) (rivière) Bako Masandze (+)	*Culte des Anguilles
	2	Mro-Maji	1	Hamampundru (G)	*Mdandra
	3	Gégé			
	4	Hachipinda			
Koni	1	Koni Djodjo	1	Hayilibuni	Le tout Idem Idem Idem Idem Idem Idem Idem
			2	Mpangahari (Djodjo)	
			3	Dzia la Hutsunga (+)	
			4	Dzialandze (+) (1595 m)	
			5	Ntringiju (1595 m)	
			6	Dzia Manyora (+)	
			7	Shuwaju	
			8	Hamshili (+)	
	2	Koni Ngani	1	Bandrakuni (+)	*Mtsandja
			2	Hambungu (+)	*Mchogoro
Domoni	1	Domoni	1	Mweleya (+)	Le tout *
			2	Momoju	
			3	Mkiriju	
	2	Limbi			
	3	Bwé la Drungu	1	Hadruju (+)	*Exorcisme *Culte des Anguilles
			2	Ntsoha (+)	
			3	Bwe la Wana (+)	
			4	Papani (+)	
			5	Majiju Ongoni (+)	
			6	Shitswa sha Nyama	
Ngandjalé	1	Ngandjalé	1	Dziaju (+)	Le tout
			2	Dzia la Siri (+)	
			3	Dzia Zikombe (+)	
			3	Singani (+)	
			5	Majiju (+)	

			6	Dzia Dringe (+)	
			7	Hohozi (+)	
			8	Ngomaju (+) (C)	
	2	Salamani	1	Masohani (+)	Le tout
			2	Isimani (+)	
	3	Wutsa (Outsa)	1	Jimawe (+)	Le tout
			2	Vuju Guni	
	4	Ouzini (Wuzini)		Hamkoko (+)	*Mdandra
	5	Hajaho			
Adda	1	Adda (Hadra)	1	Hamukoko (+)	*Tari la Shengé
			2	Isimkuni (+)	*Trimba ou
			4	Nkohani (+)	*Ntrimba
			5	Hamafyme Ntsonga(+)	*Culte des
			6	Papani (+)	Anguilles
			7	Mashengeju (+) ou	*Mgala
			8	Mashengeni	
			9	Hasudja	
	2	Magnasini			Trimba
	3	Janza		Hasudja	Trimba
	4	Bandra la Jandza			Trimba
Nkangani	1	Nkangani	1	Marifa	Le tout
			2	Hamurongo	
			3	Guni	
	2	Maweni-Nkangani	1	Shindrini	Le tout
			2	Murohoroju	
Mremani	1	Mrémani	1	Dindri	
			2	Mwawu	*Trimba
			3	Mroju - Mremani	
	2	Bandrakuni	1	Nkohani (forêt)	*Trimba
			2	Mukuraju	*Exorcisme
	3	M'Riju (Mrijou)			*Trimba
	4	Dagi			*Trimba
Ogojou	1	Ogoju (Ogojou)			Le tout
	2	Trindrini	1	Mjihari (+)	Le tout
	3	Kijo			*Exorcisme

	4	Comoni (Komoni)	1	Fundruju (+)	*Trimba
	5	Mirongani			*Wanaisa
Chaweni	1	Chawéni (Shaweni)	1	Mswalaju	*Trimba
			2	Fuko Djidru (G)	*Exorcisme
			3	Fuko Ndjukundru (G)	*Wanaisa
	2	Nounga (Nunga)			Le tout
	3	M’nadji Shumwé			Le tout
	4	Hamshako	1	Jamwandze	*Trimba
	5	Sadrampoini	1	Hamshako	*Trimba
2			Shiroroni (+)	*Exorcisme	
3			Fanahali	*Wanaisa	
4			Mjindzani (+)	Le tout	
Mramani	1	Mramani	1	Mfiroju	*Trimba
			2	Mijindjani	*Exorcisme
	2	Hantsahi	1	Jamwandze	*Trimba
			2	Shiroroni (+)	Le tout
	3	Gnamboimro	1	Mhajiju	*Trimba
2			Hapane		
Moya	1	Moya	1	Masunga	*Tari la Mwana
			2	Hajaniyo (+)	Warambu
			3	Mkandareju	*Wanaisa
			4	Mdrongoriju	Le tout
			5	Pindroju Lawana	*Exorcisme
			6	Bwe la Mpaha (+)	Le tout
			7	Bwendre (+)	
Pomoni	1	Pomoni		Hamabawa (+)	Le tout
	2	Chirové			*Exorcisme
	3	Lingoni			*Exorcisme
	4	Nindri		Bwe Wuvanga	Le tout
	5	Kowé	1	Bwe Wuvanga (+)(G)	Exorcisme
			2	Marifa (+)	Adorcisme
Vouani	1	Vouani (Vuwani)		Biha Nkombe	*Wanaisa
				Pumbu Marufa	Le tout

	2	Bandrani Vuwani			
	3	Dar Salama			
	4	Salamani			
	5	Marontroni			
		Iméré Gawani			
Sima	1	Sima	1	Ziara-Sima	*Exorcisme
			2	Maji Mzinga (+)	*Wanaisa
			3	Maji Tratratra (+)	Adorcisme
	2	Bungwéni		Biha Nkombe	Tout
Kavani	1	Kavani		Pumbu Marufa	Tout
	2	Mirongani		Pumbu Marufa	Tout
	3	Bimbini	1	Biha Nkombe	*Wanaisa
			2	Pumbu Marufa	*Exorcisme
	4	Milembeni		Biha Nkombe	*Exorcisme
				Pumbu Marufa	Adorcisme

(G) = Grottes « Ziara » sites sacrés (+) = Sites sacrés « Ziara » à point d'eau
(C) = Cratère d'un volcan (exemple : Dzia la Hutsunga) « Ziara » (M) = mosquée

3.2. Les esprits de la nature à Anjouan

A Anjouan, il existe plusieurs sortes de culte de la nature, véhiculée par des forces chtoniennes telles les *Kokolampo* ou les *Wanaisa*.

3.2.1. Kokolampo/Koko

Le ***Kokolampo*** décrits à Madagascar par Flacourt⁸⁰, sans rapport avec l'Islam. On les trouve aussi à Anjouan. Comme à Mro-Maji, la vieille dame connue sous le nom de *Bweni koko* est possédée par un *kokolampo*. Elle soigne des gens malades, soit au village ou dans la grotte. Ils sont capables, comme les djinns, de se rendre visibles quand ils veulent. Mangeurs d'insectes et d'autres animaux, aimant beaucoup le miel, ils savent les vertus de toutes les plantes. Comme les êtres humains, il y a des *Kokolampo* femmes et hommes. Quand ils s'intéressent à quelqu'un, ils peuvent le rendre riche car ils connaissent bien là où il y a du trésor. Flacourt les compare à des fées. Ils avertissent leurs amis des dangers à venir. Ils peuvent posséder les gens.

A Madagascar ils sont surtout évoqués dans le sud, dans la région très aride comme l'Androy : *Le kokolampo est un esprit de la nature qui habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisibles au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains ; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres (Rekoko, Marovelo, etc) et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades les personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Les gens possédés par des esprits kokolampo qui ont une inclination pour cela (mais aussi des moyens, parce que les cérémonies d'investitures coûtent cher) deviennent des mediums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature. Les séances de possession du type kokolampo sont animées par*

⁸⁰ FLACOURT E. de, Histoire de la grande Ile Madagascar, Edition annotée et présentée par C. ALLIBERT, Paris, Karthala-INALCO, 1995, p. 151 (1661 :55-56)

des battements de mains, des chansons de louange (sabo), et par des instruments de musique comme le tambour (langoro) ou l'accordéon ». (Gueunier et Sarah Fee, 2003). Dernièrement, la thèse d'anthropologie d'Elisabeth Rossé leur a été consacrée (Rossé 2016)

Cet esprit *Kokolampo* s'observe aussi à Anjouan dans la grotte de *Hamampundru*, un site sacré où les adeptes entre pieds nus pour éviter la colère des esprits. Les incantations prononcées par l'officiant restent incompréhensibles.

D'autres esprits de la nature existent aussi tant à Madagascar qu'aux Comores notamment les *Wanaisa* à Anjouan.

3.2.2. Wanaisa

Bouffart-Klein a fait une description assez précise des *Wanaisa* à Mayotte (équivalents des *Kalanoro* en Malgache). A Mayotte, certaines personnes préfèrent utiliser le mot Malgache. A Mayotte, « *Mwanaisa et Kalanoro : Ces deux termes, l'un mahorais et l'autre malgache, désignent la même chose : des petits nains poilus et chevelus, ayant un bras gauche plus fort et un plus court que le droit et les pieds à l'envers. Ils sont rapides et parlent d'une voix nasillarde. Ils vivent dans la forêt près des sources ou dans le tronc des grands arbres. On leur dépose des offrandes près de ces grands arbres ou près de ces sources à l'aide d'encens en bâtons, d'eau de rose, de miel et d'œufs crus, en énonçant à voix basse une requête. A la différence des autres esprits, ils sont visibles et on peut même les attraper. Mais on ne peut les approcher que la nuit et certains jours du mois lunaire. Les avis divergent sur le fait de savoir si un mwanaisa peut posséder un humain. La plupart du temps, la réponse est négative. En revanche, on peut, s'en rendre maître et en faire son esclave. Il faut le voir avant qu'il ne vous voit, l'attraper par le petit bras, car il ne peut soulever l'autre, et lui prendre une mèche de cheveux..... Il promet de lui apporter la fortune, la chance et la santé. Pour ce qui est de la fortune, il est certain qu'au vu du nombre de personnes qui viennent consulter les wanaisa chez son maître et le montant des honoraires, la richesse du possesseur sont vite établis. Les gens viennent voir le nain pour des remèdes à base de plantes, ou pour des amulettes, ou encore pour des conseils sur leur vie* ». (Bouffart-Klein S. 1998 : 236)

Sa description reflète ce que nos parents nous disaient, mais aussi nos informateurs. Elles sont exclusivement de sexe féminin. Possédant un gros bras et un autre mince, quand elle te voit et qu'il voulait t'embêter, elle t'offre le gros bras, mais fais attention, car avec l'autre mince, elle l'utilise pour frapper les gens. On nous disait qu'elle est très courte, poilue et ayant des cheveux qui descendent jusqu'au pied. Elle peut se montrer. Elle parle d'une voix nasillarde (parler par le nez). Si elle rend quelqu'un malade, un officiant qui connaît très bien leurs demeures, apportent des offrandes. Nous en avons vu de très bon matin à Binti Rasi où une dame, tenant un bâton d'encens à la main, assise sur une des grosses racines de l'arbre sacré, appelle les *Kalanoro* (*Wanaisa*) en disant : « *Shela wanaisa wa Binti Rasi* ». A côté d'elle, il y a un panier où il y avait toutes les offrandes : du parfum, du miel, des œufs crus, du riz blanc avec du lait et du sucre.

On peut l'attraper et s'en rendre maître et en faire son ami, son compagnon. A partir de là, il peut soigner les malades à base de plantes chez son maître ou préparer les amulettes pour ceux qui en veulent

Certains comoriens pensent comme les malgaches que les *Kalanoro/Wanaisa* cachent des richesses. On peut les capturer pour leur en demander.

Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi⁸¹, donnaient les mêmes versions populaires (nain, chevelure tombante, gros bras, le droit grêle, apprivoisables, bref...) : « *(Les enfants d'Issa), c'est une sorte d'esprit à des aspects et comportement insolites. Vivant toujours en groupe, ils sont nains et ont*

⁸¹ Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi, *L'Islam et les pratiques animistes aux Comores*, Moroni, ENES de M'Vouni, mémoire de fin de cycle, 1991, p. 29

la chevelure tombante. Le gros bras gauche du Mwana Issa est moins habile que le droit grêle. Ces nains esprits s’amusent avec les animaux (les vaches surtout) en les chevauchant et séduisent parfois les paysans en les amenant au fin fond de la forêt. Toutefois ils sont, dit-on, apprivoisables. » (Mohamed Daoud et Youssouf Said Moisi 1991 : 29).

A Mayotte Mkolo Mayinti à Mtsanga Muji est célèbre pour réduire les fractures avec l’aide de *kalanoro*. Nous avons le témoignage de l’une de nos informateurs Madame Maenfou Bent Ahmed (Annexe S, T.II). Ce témoignage et celui de Silahi, sont assez impressionnants car on voit bien le pouvoir de *Kalanorode* guérir des maladies et résoudre une situation désespérée.

3.3. Les lacs, sites sacrés

La religion monothéiste (l’Islam) coexiste avec de nombreuses pratiques animistes comme en attestent les multiples croyances inhérentes à certains lacs d’Anjouan notamment le lac Dzilandze, Dzia la Hutsunga, petit lac de Drani, le lac du Mariage (*Dzia la Harusi*) etc. à Anjouan. (On observe de même dans les autres îles le Dziani Boundouni à Mohéli qui renfermerait un monstre ; le lac salé à la Grande Comore et le lac Dziani Dzaha à Mayotte).

3.3.1. Le lac Dzilandze et l’arbre sacré



Photo 29



Photo 30

Photo 29 (à gauche) et photo 30 (à droite) : Les deux photos montrent l’arbre sacré à creux à l’entrée du lac Dzilandzé où les gens se reposent après avoir déposé leurs offrandes à l’intérieur du tronc de l’arbre.



Photo 31



Photo 32

Photo 31 (à gauche) et photo 32 (à droite) : Représentent le lac Dzilandzé entouré d'une forêt dense, mais en plein déboisement. Le niveau d'eau restante est très bas. On voit nettement les herbiers à secs. Zone qui était submergée avant. Un lac d'un ancien cratère.

Source : Bourhane Abderemane : photos prises le 06/11/2007 à 10heures

Le lac Dzilandzé est situé au milieu du massif central au bas de la montagne Ntringi qui culmine à 1575 m d'altitude. C'est un cratère d'un ancien volcan éteint, transformé en lac, est considéré comme le domaine des esprits.

Cet arbre à creux à l'entrée du lac « *Dzilandzé* » est situé à 901 m d'altitude et fait partie du site sacré, un « *Ziara* » où les adeptes viennent déposer leurs offrandes. C'est la porte d'entrée pour visiter le lac.

Avant d'aller au bord du lac solliciter aux esprits leurs doléances, les gens déposent à l'intérieur du creux de cet arbre des offrandes : soit des pièces de monnaie, soit des œufs et même de l'or et/ou argent pour attirer la faveur des esprits du lac et de la forêt.

C'est là où toutes les forces chtoniennes se convergent. Des jeunes garçons originaires de Mirontsy qui avaient osé souiller ce lac l'ont payé de leur vie... On les avait trouvés morts dans cette forêt de Dzilandzé, les yeux et les parties sexuelles arrachés. (Témoignages de plusieurs personnes).

Pour apaiser la colère des esprits en cas de catastrophe naturel ou autres évènements malheureux, ou erreur humaine (voulue ou non), les tradipraticiens sacrifiaient un bœuf ou un cabri au bord du lac.

Considéré comme étant le berceau de tous les esprits de l'archipel (*Zazavavindrano* (Filles des eaux, les ondines) – *Lolondrano* (*Shetwani sha mironi* ou *mroni*- Esprit du lac), Dzilandzé est le lieu des visites par excellence des adeptes de tout bord, venant des quatre coins de l'île pour venir solliciter l'aide et les faveurs des esprits. Ils sont venus accomplir leur souhait. C'est un monde où règne le silence, le froid ; un silence de mort envahi à tout moment par le brouillard « *Vingu Mtsanga* ».

Lors de notre première visite sur ce site, accompagné par d'autres étudiants (un groupe d'étudiants de la classe de 5^{ème} au collège de Mutsamudu dans les années 67-68), une peur au ventre nous tenaillait. Accompagné par un *mwaliimu* du village de Dindri, un grand officiant (l'un des officiants qui accompagnaient les adeptes), nous sommes arrivés après plus d'une heure trente minutes à escalader la montagne à partir du dernier village de la cuvette, Dindri, à l'entrée du lac. Les pentes sont abruptes, quelque fois à 40%. A notre arrivée, le *mwaliimu* s'est assis près de l'arbre sacré à balbutier. Il alluma un feu et ramassa la braise en la mettant dans une coque de noix de coco évidée et y versa de l'encens. Le *mwaliimu*, seul à côté de l'arbre, commence ses incantations en appelant tous les esprits et demanda l'autorisation d'amener des étrangers visiter le lac sacré. Une brise matinale souffle et avec l'altitude, nous faisait frissonner. Le brouillard très dense à notre arrivée, commence à se dissiper petit à petit ; comme si une main invisible le faisait disparaître. Le reflet des gouttelettes d'eau laissée par le brouillard sur les herbes scintillait au contact de quelques rayons de soleil. Un paysage extraordinaire et émouvant que nous étions en train de contempler, nous fascinait. Après un bon moment d'attente, nous étions très excités de vouloir aller au bord du lac. L'ordre vient de nous être donné par le *mwaliimu* que chacun de nous aille déposer ses offrandes en les plaçant à l'intérieur du tronc. A tour de rôle, sollicitait aux esprits ses doléances.

Après cet exercice, Nous avons ramassé nos affaires en suivant le tradipraticien vers le lac. Arrivée au bord, nous étions surpris par la verdure et la couleur bleuâtre de l'eau dans ce cratère immense. Les feuilles des arbres venaient frôler l'eau. Un silence de mort régnait à part quelques gazouillements des oiseaux. A notre surprise générale, le *mwaliimu* venait de nous montrer quelque chose d'impressionnant. Un oiseau, à long bec, comme un martin pêcheur capte les feuilles mortes avant de tomber dans l'eau et les jettent au bord du lac. S'agit-il d'un esprit de l'eau ? Le tradipraticien avait attiré notre attention de ne pas lui jeter de cailloux, car ça porte malheur. Jean Bertin

Ramamonjisoa parle d'un oiseau appelé Martin Triste, connu du continent asiatique, introduit aux Comores, à Madagascar, à la Réunion etc. (Ramamonjisoa J. B. 2001 : 14). Nous avons passé un bon moment à observer cet oiseau infatigable faisant ses navettes. Après deux heures de contemplation de cet univers mystérieux, le brouillard commençait à frôler les cimes des grands arbres enchevêtrés par des grosses lianes. Ces dernières ressemblaient à des cheveux tressés sur la tête des grands arbres. Ayant demandé l'autorisation au *mwali* de puiser de l'eau sacrée du lac, chacun de nous avait rempli sa bouteille pour l'amener à la maison. Nous avons repris le chemin du retour en laissant le vieux *mwali* au bord du lac. (On comparera avec Rakotomalala et al (2001) et Jaovelo-Dzao (1996), qui énumèrent les différentes sortes des esprits de la nature qui occupent les lacs (maléfiques ou bénéfiques), et les forêts malgaches).

Presque toutes les rivières de l'île prennent leurs sources dans le massif central, à Dzilandze. La rivière qui traverse la ville de Mutsamudu ne fait pas exception. Cette rivière alimente le lac du mariage, « *Dziya la Harusi* », traverse de part en part la ville de Mutsamudu et se jette au niveau du port Ahmed Abdallah Abderemane.

3.3.2. Le lac du mariage « *Dziya la Harusi* » à Mutsamudu



Photo 33

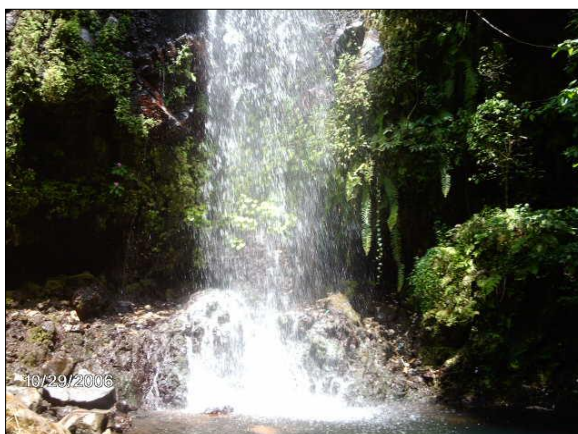


Photo 34

Photo 33 (à gauche) et photo 34 (à droite) : Montrent le petit lac appelé « *Dziya la Harusi* » (Lac du Mariage) et sa cascade (la chute d'eau) qui l'alimente en permanence à Mutsamudu.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 29/10/2006

A côté d'une grotte qui porte le même nom « *Fuko la Harusi* », il y a un petit lac appelé « *Dziya la Harusi* » (Lac du Mariage) sur la rivière appelée « *Mroni waHamdru* » qui traverse ensuite la ville de Mutsamudu. C'est un *Ziara* (un lieu sacré).

Selon la tradition orale et les témoignages de certaines grand-mères (qui avaient refusé d'être enregistré ni photographié), C'est là où le sultan prenait son bain sacré le matin avant d'aller à la mosquée le septième jour du mariage, qui doit tomber un vendredi. Son *mwali* ou *mgangi* (tradipraticien), après avoir consulté les astres en faisant le *Sikidy* (*Hubuwa bawo*) c'est-à-dire pratiquer la géomancie⁸² pour assurer qu'aucun malheur ne viendrait frapper le sultan, indique l'heure exacte de départ vers le lac sacré, situé au sud de la ville vers la montagne là où il y a la cascade.

⁸²Pour cette thématique voir J.C. Hébert « Analyse structurale des géomancies Comoriennes, Malgaches et Africaines », in Journal de la Société des Africanistes, Tome XXXI – Fascicule II, 1961, pp. 115- 208

Transporté par ses esclaves sur son palanquin (*le fitako*) ou « *Shiri sha yezi* », accompagné par ses fidèles, le sultan partait vers la rivière, le *mwaliimu* devant. Une fois arrivé, ce dernier mettait l'encens sur la braise et prononce l'incantation en appelant les divers esprits pour venir protéger le sultan et sa famille. Avant la baignade, le *mwaliimu* versait dans le lac les remèdes à base des plantes médicinales qu'il avait préparés en avance.

A la sortie de la mosquée ce vendredi-là, le sultan vient au palais contempler sa femme habillée en tenue traditionnelle et maquillée, accompagné de ses amis de la même classe d'âge *Hirimu* ainsi que sa cour et la haute noblesse de la ville, au son de tam-tam et de *Ndjumara* (*flûte locale*). Avant de rentrer dans son harem où la reine et ses suites l'attendaient, le cortège une fois arrivé dans la salle de réception, formait un cercle ou bien deux rangées, où chacun dansait avec son sabre le *razaha*⁸³.

Les participants sont munis de leur « *mpanga* » sabre et portent chacun leur *djoho* (manteau noir ou bleu en laine richement brodé de fils dorés), un *nkandzu* (robe longue blanche), puis un turban « *Nkemba* » et un « *Makubadhwi* » (soulier ou sandale). Cette danse est animée par trois personnes : un homme jouant le *Ndjumara* (une flûte locale), une deuxième personne jouait le *fumba* (gros tambour à deux membranes) et une troisième jouant un tambour très allongé à deux peaux, monté sur du bois cylindrique appelé « *dori* ». Les musiciens se placent au centre du cercle ou entre les deux rangées. On mime la danse du sabre. Un champion sort du rang et s'avance au-devant de l'autre camp pour provoquer un combattant. Il s'agit d'un simulacre de duel au sabre. Chaque combattant portait le « *mpanga* » (le sabre ou l'épée), un « *Djambia* » (poignard à lame de fer courbée, effilée) attaché par une corde ou ceinture au niveau du nombril et un « *shikinga* » (un bouclier). Les deux adversaires se positionnent au milieu du cercle ou des deux rangées. Chacun brandissait son sabre et parait les coups avec le bouclier jusqu'à ce qu'une personne vienne les séparer.

Un vieux quelconque d'une rangée propose un chant et tout le monde le répète plusieurs fois. Il s'agit des poésies qui rendaient hommage ou louange à des vaillants guerriers qui n'ont pas peur de se sacrifier pour l'honneur du clan. Cette danse peut durer plusieurs heures. Chaque vers est répété plusieurs fois de suite jusqu'à ce qu'un autre poète de la rangée d'en face en introduise un nouveau chant.

Le *razaha* est une danse de l'épée ou du sabre, rappelant les exploits et la vie sociale des tribus arabes notamment d'Oman. Ce sont des poésies en arabe où on a introduit des vers en comoriens. Donc les thèmes choisis sont à la fois arabe mais aussi comorien. Pour débiter n'importe quelle danse, il y a une formule d'entrée en matière, prononcée par celui qui va chanter :

Wa shalmo wahidakum !

*Wa šalmū wahdakum !*⁸⁴

C'est-à-dire : « Répétez tous ensemble ! »

Les danseurs et même l'assistance répète alors :

Wo! wo !

*Wo ! Wo ! «Allah! Allah ! »*⁸⁵

⁸³ D'après A.A. Daniel, c'est l'une des danses célébrées pendant les noces [quelquefois après la noce] d'un fils de noble ou de notable du village. Ce dernier offre un repas très copieux (le « festin », *shungu*), pris à midi, dans des maisons différentes, à tous les gens de même classe d'âge (*bea*, *hirimu*) du village – du moins à ceux qui eux-mêmes ont déjà accompli leur mariage. (Daniel A. A. 2001 : 168 in Etudes Océan Indien n° 32 : Littérature orale à Madagascar et aux Comores, INALCO)

⁸⁴ Tiré de l'article de Daniel A. A. Il s'agit de la graphie utilisée par l'auteur répondant à la graphie Arabe (Daniel A. A. 2002 : 173)

⁸⁵ Salama : « étourdir quelqu'un », et wo ! wo ! C'est la contraction du nom d'Allah. (Voir note n° 11, Daniel A. A. 2002 : 173)

Daniel précise qu'il y a deux groupes qui se tiennent face à face et chantent alternativement : « [...] Il est à noter qu'un groupe a commencé un chant, c'est l'autre qui lui répond : c'est, en quelque sorte, un échange de propos entre guerriers, à mon avis, des joutes oratoires à l'origine » (Daniel A. A. 2002 : 173)

3.3.3. La cascade et le petit lac de Drani (Mirontsy)



Photo 35



Photo 36

Photo 35: La cascade et le petit lac sacré à Mirontsy

Photo 36 : Au-dessus de la cascade, il y a les makis qui s'accrochent aux lianes qui se sont enchevêtrées entre elles comme des cheveux tressés

Source : photos prises par Bourhane Abderemane le 15 janvier 2007

Les deux photos montrent le site de *Drani* à Mirontsy, un lieu sacré où on pratique aussi le culte des anguilles « *Mwana Mroni* ». Au-dessus de la grotte de « *Drani* » en haute montagne, il y a une source d'eau sulfureuse appelée localement « *Maji ya shuma* », c'est-à-dire « l'eau de fer » car si on le met dans des bouteilles en verre, celles-ci se brisent. C'est le royaume des makis « *Nkomba* » (les lémuriens). Ils côtoient en permanence cette petite forêt épargnée pour l'instant du défrichement sauvage à cause de la sacralisation du lieu.

Au bas de la falaise constituant la grotte, coule une petite rivière pérenne alimentant un petit lac où demeurent des anguilles sacrées.

Un officiant amène les intéressés, munis de leurs offrandes sauf le mardi (jour néfaste) et le vendredi (jour de la grande prière). Le site est très protégé à cause d'une source sulfureuse qui coule au-dessus de la grotte et qui guérisse beaucoup de maladie.

Les makis ne se sauvent pas car ils savent que les gens viennent ici solliciter la faveur des esprits et laisser leurs offrandes. Ils viennent s'en emparer. Les esprits ont le pouvoir de prendre n'importe quelle forme (rats, maki, serpents etc.). Sur ce site, il y a aussi les *Wanaisa, kalanoro*, qui se manifestent aussi à côté des anguilles sacrées.

Les « *Komba/Nkomba* » qui sont accrochées sur ces lianes venaient probablement de Madagascar, appelée aussi l'Eulemur mongoz, introduite sûrement par l'homme : « *L'Eulemur mongoz (Komba) vit dans le nord-ouest de Madagascar. Elle est également l'une des deux seules espèces présentes en dehors de la Grande île puisque des populations aux Comores sur les îles de Mohéli et d'Anjouan où elles ont presque à coup sûr introduites par l'homme avant l'arrivée des Européens* » (Russell A Mittermeier et al. 2014 : 531)

3.3.4. Le culte aux anguilles sacrées à Anjouan

A Anjouan, les diverses migrations asiatiques ont laissé leurs empreintes dans la culture comorienne notamment le culte des anguilles. C'est en effet à travers les diverses migrations venant de l'Asie du Sud-est que ce culte a été introduit aux Comores et à Madagascar, ce que confirme par Claude Allibert: « [...] les mythes et légende notamment au culte des anguilles se rapportent aussi à un fond austronésien... » (Allibert 2000 : 79-81). (Voir aussi Claude Chanudet 2011 : 419).

Des cultes comparables ont été décrits à Huahine, Faie en Polynésie, à Ambon, la capitale de la province de Maluku aux îles Mollusques, à Bali où elles sont vénérées au Temple de Lingsar, qui est le plus sacré de Lombok, fut construit en 1714 par des balinaï-hindouistes devenus en partie musulmans, et enfin à Madagascar.

Ce culte voué aux anguilles (*muhunga*) (*mwana mroni*)⁸⁶ a perduré à Anjouan dans plusieurs localités. On le trouve dans les différents coins de l'île (*huambudu mhunga*). Certains de leurs sites sont très actifs tels que Papani (Domoni), le puits sacré (Ouani-Wuntsini mwa Muji), Mamahavuni (Jimilime) etc.

Mais actuellement, plusieurs personnes ne respectent pas les tabous. Ce dénigrement de la culture ancienne par les lettrés, appuyé par l'arrivée des islamistes « *Djawula* » sont une menace permanente pour leur survie surtout aux Comores et plus particulièrement à Anjouan où les sites sacrés pour les cultes des anguilles ainsi que d'autres sites sont à tout moment profanés ou détruits carrément. Les anguilles, considérées comme étant cousin des serpents sont tout simplement tuées. Malgré les menaces de toutes sortes, les adeptes de cette culture des anciens (culte des ancêtres) luttent (ouvertement ou dans la clandestinité) pour pouvoir garder et transmettre aux générations futures cet héritage culturel. C'est ce que nous avons constaté lors de la visite du puits sacré « *Shisima sha Bako* » à Ouani (*Ziara ya Wuntsini mwa Muji*) c'est-à-dire le site sacré de l'ancienne ville basse rayée de la carte par un raz de marais (témoignages des vieux) où des pans de mur témoignent de cette présence humaine.

3.3.4.1. A Ouani : Le puits et les anguilles sacrées (Wuntsini mwa Muji)

D'autres témoignages attestent la présence de ces Bantous animistes à substratum austronésien dans cette ville historique de Ouani. Le puits sacré où les gens vénèrent, malgré l'Islam le culte de *Moina Mroni*, l'anguille sacrée appelée *Bako* qui se trouvait dans le puits. C'est un grand *Ziara* (lieu sacré). Si les gens ont des problèmes ou s'ils veulent faire quelque chose d'important : mariage, circoncision, examens etc, venaient, muni de leurs offrandes (riz cuit avec du lait, du sucre, du parfum, des œufs, des encens, du miel etc.) pour s'attirer la faveur des esprits (nos ancêtres).

⁸⁶ Note 174: 59 " Dans son travail, Bourhane Abderemane signale la déclaration en 1986 par Abdourohmane ben Abdallah Hazi (né vers 1904) que « les Fani avaient des coutumes dites *mdandra mwana mroni* ». Il s'agit probablement de la danse des enfants de la rivière qui sont traditionnellement les anguilles, culte malgache comme Kiener en a vu chez les sakalava et comme il en subsistait encore à Anjouan et Mayotte (à Kavani) récemment... ». Allibert C. 2000 :59).



Photo 35 (à gauche) et photo 36 (à droite) : Le puits sacré « *Shisima Sha Bako* » *Ziara ya Wuntsini mwa Muji* et les offrandes : du riz mélangé avec du lait et du sucre, ainsi que du miel d'abeilles.



Photo 37

Photo 37 : Un bâton d'encens, fixé sur la paroi du puits où il y avait les anguilles



Photo 38

Photo 38 : Des œufs ont été déposés au fond du puits sacré à Ouani.

Source : photos Bourhane Abderemane photos 18 prise en 2006 et photo 19 le 11/3/2014

Source : photos Abdoulwahab Ali Sidi (les deux photos 20 et 21 prises le 30/04/2015)

Ici, l'offrande (riz cuit mélangé avec du lait caillé et du sucre) est déposée sur le bord du puits sacré en utilisant la feuille de bananier ou de badamier en guise d'assiette par un officiant « *Mbuwa Mlongo* ». Après les incantations, l'anguille sacrée sort de sa cachette, remonte à la surface et écoute les doléances des adeptes en dégustant l'offrande. L'anguille sacrée (*Mwana Mroni*) s'appelait « *BAKO* » (Vieux). Toutes les réponses des doléances seront transmises par les esprits à l'officiant, la nuit en plein sommeil. C'est le « **Culte des Anguilles** ».

L'homme ou la femme responsable de ce *Ziara* vient, accompagné de l'intéressé (la présence de l'intéressé n'est pas obligatoire) pour le rite. N'importe qui ne peut pas se substituer au responsable de *Ziara*, appelé « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire l'ouvreur ou l'officiant. Le responsable, une fois arrivé, allume du feu pour avoir les braises utiles pour mettre les encens. L'ouvreur (officiant) appelle les esprits par leurs noms en les implorant de venir écouter les doléances de l'intéressé. Mais ce qui est impressionnant, c'est le moment où ce gigantesque "*Mwana Mroni*" (l'anguille) de plus de Vingt kilos remonte à la surface et vient s'asseoir comme un être humain sur les petites pierres entourant

le puits et tend son cou pour qu'on lui badigeonne du "Ka"⁸⁷ parfumé. Après cette séance on lui offre ce qu'on a amené. Après, l'ouvreur dépose dans des endroits bien précis les offrandes des autres esprits qui sont avec lui.

Le 30 avril 2015⁸⁸, vers 7 heures 30 du matin, accompagné de mon directeur de thèse, le professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa, nous nous sommes rendus au puits sacré. Nous avons pu constater qu'un officiant était venu de très bon matin, discrètement pour réaliser le rite. Il y avait un bâton d'encens dégageant des fumées en spirale et des œufs dont certains étaient déposés dans des petits trous à l'intérieur du puits sacré qui était à sec. Ce qui montre la détermination de ces adeptes à protéger quel que soit le prix ce site sacré.

Malgré la mainmise de ceux qui ont hérité ou acheté le terrain en multipliant la plantation des bananeraies, tout le pourtour du site est resté très propre. Des draps blancs et des vieux chiromani ont été même suspendus pour limiter le mauvais œil et les curieux. Ceci montre l'encrage de ce culte des anguilles dans les esprits des gens.

Qu'est ce qui se passera si les « Djawula » (ou Djaoula) décident un jour de venir détruire le puits sacré pour empêcher les adeptes de ne pas venir pratiquer ce qui est incompatible à l'Islam ? Nous pensons que des affrontements seront inévitables.

La curiosité nous a amené à revenir jeter un coup d'œil dans le puits pour mieux comprendre ce phénomène d'assèchement du puits sacré mais le niveau de l'eau a remonté avec la marée. Selon l'océanographe Abdoulwahab Ali Sidi : « *il y a une sorte de vase communicant entre le puits et la mer à travers une nappe aquifère quelque part dans cette zone qui se situe à quelques mètres du bord de la mer* ».

Y-a-t-il une anguille dans le puits ?

L'ancienne officiante nous avait laissé entendre que celle qui était très grosse, nommée « Bako » était tuée et mangée par deux délinquants. L'un d'eux était trouvé mort le même jour et l'autre qui avait une crise de folie, était parti à Madagascar pour se faire soigner sans résultat. Il est mort là-bas. Les anguilles y sont mais elles se cachent disait-elle. Seule notre présence les fait sortir de leur cachette ; pourtant le puits sacré n'est pas très profond.

Si ce *ziara* est resté intact peut-être c'est à cause de cette histoire de ces délinquants qui disaient toujours qu'ils n'avaient pas peur des esprits. C'est une hypothèse que nous avançons. Ce culte des anguilles avait été introduit par les migrants asiatiques au niveau de l'océan Indien.

⁸⁷ Bois parfumé que les femmes frottent sur une pierre plate de corail pour obtenir une patte blanche le santal. Elles utilisent cette patte pour protéger leurs visages contre le soleil. C'est le masque du visage. Une fois séché, la patte se transforme en poudre. Pour l'utiliser, il suffit de le mouiller soit avec de l'eau ou du parfum.

⁸⁸ Lors de cette visite sur les différents sites sacrés le 30 avril 2015 le long de la côte dans la baie d'Anjouan ou baie de Ouani en commençant par l'ancienne ville basse de Ouani jusqu'à *Hadawo* : (puits sacré (culte des anguilles), Ntsoha (palais et mosquée en ruine : un ziyara), *Binti Rasi* (pour le Nkoma), grotte sacrée à trou (*Fuko la Hadawo*, lieu du Nkoma), nous étions accompagnés par un chercheur en océanographie, associé aux chercheurs du CNDRS Anjouan, l'enseignant Abdoulwahab Ali Sidi et un agent du CNDRS Anjouan département de Géographie, Charafoudine Ahmed Abdillahi. Une visite très enrichissante pour nous tous. Ce qui a permis à mon directeur de thèse de prendre connaissance de la réalité du terrain ainsi que les différents sites sacrés existants. A partir de cette visite, nous (mon directeur de thèse et moi-même) avons modifié le plan de ma thèse en insérant des données bien précises et en ajoutant d'autres chapitres. Qu'il soit ici remercié.

3.3.4.2. A Domoni : le site de Papani et ses anguilles sacrées



Photo 39 : La ville de Domoni et au fond, à l'arrière-plan, c'est le cratère de Ngomajou où on jette à la mer le haversack contenant les reste de l'animal sacrifié « *Shimambi* » du *Trimba* de Nyumakele.
(Source : photo de Juma – prise de vue : 09/6/2011 à 15h25 dim.2272x2848 canon EOS 4500 vitesse ISO : ISO-400, image (IMG_5770 JPG))

Le site de Domoni « *Papani* » où on organise le « culte des aiguilles » (*Mhunga/Mwana Mroni*), se trouve au village de « *Bwe la Drungu* » où il y a le grand baobab, dernier village avant de prendre la route escarpée vers la presqu'île de Nyumakele est très célèbre, connu à travers toute l'île. C'est un *ziara*, un lieu sacré qui se trouve au bord de la mer où il y avait des anguilles sacrées. L'officiant (*Mbuwa Mlongo*) Mogne Ahmadi Kumlasuwa (*Koumlasouoi*), natif de *Bwe la Drungu* est le responsable du site en même temps le gardien du « temple ». C'est lui qui amène les adeptes pour réaliser leur besogne.

Papani est une falaise dont la base a la forme d'un petit abri sous roche où sort une source qui se jette dans un petit lac. Site très réputé les gens des différentes régions venaient solliciter aussi aux esprits leurs doléances en amenant des offrandes de toutes qualités (œuf, miel, lait, sucre, riz blanc, parfum). D'autres esprits cohabitent avec les anguilles car, au moment des incantations, on entend des noms d'esprits qui n'habitent pas dans l'île.

3.3.4.3. A Jimilime : Mamahavuni et les anguilles sacrées

Jimilimé (contraction de *Muji yiliyo Milimaju*), est un village de montagne renommé pour la sorcellerie. Plusieurs rites s'y organisent notamment, la danse des esprits « *Mdandra* », le culte des anguilles « *Mhunga – Mwana mroni* », le culte de Kalanoro (*Wanaisa* – litt. « Filles lumineuses »). Notre informateur Nassuri Anli nous donne plus de précision concernant le culte des anguilles à Jimilime.

« [...] Ewa ! yi anda yiyo tsi huyélédjajo be labda kwa yelewa. Maâna, maâna lalitari lini, wukiyawo amba tari, mwana akoringwa vahano vurongolwawo amba "mamahavuni". Dre hunu ya maji ya ringwa. Mwana ahiringwa hunu, wami tsaparo wona wumwana wuwo be nakokiya amba wantru wakorema litari, wafagna zianda zao, vakoheya Muhunga mwamtsaya Mwawu pe.

[...] Ewa ! Cet us et coutume, je te l'avais expliqué, mais peut être tu n'avais pas compris. Alors, Alors le « tari » (sorte de tambour sur cadre à une membrane) Ce tambour –ci que tu entends que c'est le « tari », ce tambourine, on récupère une toute petite anguille, à un endroit appelé « *Mamahavuni* ». C'est là où on a capté l'eau. Quand la petite anguille a été prise là, moi,

je n'ai jamais vu cette petite anguille, mais j'ai entendu que des gens jouaient ce tambour, font

leurs us et coutume, la petite anguille, mince, remontait à la surface, très blanc

Wantru wakomringa wamtriya harimwa shiya shewu pe, wamvihidza na nguwo mwewu. Vuremwa tari vavo. Vavo, litari lisiremwa. Tari hahushuka ata riwaswili Dziyaju. Vavo yitrogo dre dziyaju.

Les gens la prenaient, ils l'ont mis dans un récipient très blanc, en la couvrant d'un tissu blanc. Les gens jouaient cet instrument. Là, on jouait ce tambourin. Une procession se forme accompagnée de « *Tari* » descendait jusqu'au lac *Dziyaju*. Les choses vont commencer

Wantru wahishuka dziyaju vavo, na litari lishuku vavo. Tari lakoremwa at mwahimona Baha Hachimou akentsi (Baha Hachimou wuwo mumkiyawo tsidre Ali Boina... Baha Hchimou menyewe lidzina).

Quand les gens sont descendus au niveau de ce lac *Dziyaju*, suivi par le « *tari* ». On jouait le « *tari* » jusqu'au paroxysme et quand vous voyez père Hachimou s'asseoir (Ce père Hachime que tu entends, ce n'est pas Ali Boina. C'est le vrai Baha Hachimou).

Wantru wahishuka vavo, wareme litari ata walihentsi. Yamaji ya dziyani vavo, lilo lika dziya likawo amba lika likonserveha ha miri na ngwe za mungwe, na nyunyi zile zirongolwao "Kariya" na taambu na mashaka. Ya maji yayo yakohiya rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! Yako hiya halile ata yabuwa mro. Wahibuwa ngama, vwahibuha ngama, amba vubuha gama halile rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! hushuka, vavo muhunga wuwo wako heya. Yiyo mhunga ykawo mwezingu de ajuwawo zikilo zazo. Maana, iyo tsimuhunga mtiti. Be yakoheya ata yijokintsi harimwa bwe. Yako rongolwawo amba drey shiri.

Quand les gens descendaient –là, ils jouaient à fond la musique et puis on s'arrête. L'eau du lac *Dziyani*, c'était un véritable lac bien conservé, en forêt, en grosse liane, avec des oiseaux notamment les « *Kariya* » et tout le malheur et les souffrances...L'eau boue rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! l'eau boue comme ça en créant une rivière. Lorsqu'il y a un trou, lorsqu'un trou s'ouvre, quand un trou s'ouvre vraiment rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! en descendant, là, une anguille remontait. C'est une anguille seul Dieu qui sait combien ça pèse. Parce que ce n'est pas une petite anguille. Elle remontait du fond du lac et elle venait s'asseoir sur une pierre. On l'appelait « chaise ».

Ahiheya vavo, wakoringwa ka la msindlano, Msindjano lilé yatsuhwa, abuwe yihanyo anosewa, anosewe butayi ya marashi. Avolve ya majwai yankuhu yahe. Kovola zintru zingi ahimedja. Vale akoshuka, akozinga harimwa li Dziya yiyo rou!!! rou!!! rou !!! rou!!! Ashuku tsena, aheya hujo zinga, aje aheye akentsi aruwa zi. Vavo wantru wakojo amba ivo ziduwa. Vavo waana, mupara amba Bako akubali zintrongo, arenge zikaramu zahe. nabuha ankili naiwona. Maana zizo tsizono be tsisitlewazo hadisi...

Quand elle s'assoit là, on prenait un "Ka" (mélange avec de la poudre de santal avec du parfum). La poudre de santal qu'on a frotté,. Elle ouvre sa bouche, on lui fait boire. On le fait boire une bouteille de parfum. On lui donne des œufs de poule. On lui a donné beaucoup de chose qu'elle avala. Là, elle pique, et fait le tour de ce lac rou!!! rou!!! rou !!! rou!!!. Elle a encore piqué, elle remontait pour venir tourner encore, et elle est venue s'asseoir en restant tranquille. Là, les gens vont faire le « *douan* », c'est-à-dire prié. Ainsi, on a trouvé que *Bako* « le vieux » a accepté les choses. Il a pris ses festins.

Wantru waombo ziduwa. Wantru wafanya zintrongo. Waka wakojuwa amba mwaha wunu ritso para trongo kadha. Mwaha wujawo ritso para, hayi kalite yahe azinga yako faswiri trongo nyengi. Wantru wahifanya trongo, vale yahisa, wahilawa vavo, wako wendra wazine mdandra. Wantru wavulishiye tsena yiyo yitso lawanao hari mwa mdandra. Wantru wahilawa vavo, wantru wuja na tary ya muji lawo, swalazatrume zawo. Vavo madja wantru wa vungudja zintrongo. Yiyo dre hali

Les gens imploreraient Dieu. Les gens ont fait les choses. Il arrivait à savoir que cette année-ci, on arrivait à avoir telle chose. L'année suivante, on aura, selon la façon qu'elle a tournée, ça évoque beaucoup de chose. Quand on avait fini les choses-là, quand c'est fini, en sortant de là, ils vont danser le « Mdandra » (la danse des esprits). Les gens vont encore écouter du résultat obtenu après la danse des esprits. En sortant de là, les gens viennent avec leur « tari » appartenant à la ville. Leur Invocation à Dieu et à son prophète. De là, les gens ont diminué les choses à faire. C'est comme ça que j'ai vu de mon jeune âge ce rituel. Parce que, ces choses-là, je les ai vues, mais on ne m'avait pas raconté

3.3.4.4. A Ongoni-Marahani : le trou et les anguilles sacrées

Kana Hazi avait signalé à Claude Allibert la pratique de culte des anguilles dans les années 70. Il l'avait informé dans les années 80, la même pratique. Mais cette fois-ci c'est au niveau de la rivière Tratinga accompagné d'une vieille officiante Koko Radio qui appelait l'anguille « *Mwana Mroni* ». Dans la grotte de Hamampundru et à Dzilandze, il y en avait aussi de semblable.

Kana Hazi témoigne qu'après la danse des esprits effectuée dans la grotte de *Hamampundru*, les possédés partent en dansant jusqu'à Marahani, un autre site, au trou de l'anguille. L'officiant interprète ce qu'il avait remarqué en présence de l'anguille. A Jimilime, Nassuri Anli, l'un de mes informateurs nous avait dit que l'officiant suit de près tous les gestes effectués par l'anguille sacrée et après avoir fait la prière de fermeture du rituel, le tradipraticien interprète ce qu'il a vu (s'il y a malheur, s'il y aura une bonne récolte ou non etc...)

Selon Claude Allibert « *Autour de 1980, M. Cidey m'avait adressé des témoignages de culte de l'anguille qu'il avait recueillis dans les années 70.[...] G. Cidey⁸⁹ me signala encore la même pratique sur le mro Tratinga où l'on se rendait avec Koko Radio qui appelait l'anguille... Cette anguille était de la même "famille" que celles d'Amampundru et que celles de Dzilandzé...Le retour au village s'effectue en dansant alors que le mwalimu doniya parle. On fait le tour de la ville puis on se rend jusqu'à Marahani au trou de l'anguille et on lui rend compte du rituel. On affirme que l'anguille marque alors sa satisfaction* ». (Allibert C. 2000 : 79-81)

⁸⁹Note 233 :80 « *Qu'il soit ici remercié pour toutes ces informations* » Allibert C. (2000 :80).

3.3.5. Autre site d'eau « Maji Mzinga » Mtsangani Sima (eau en tourbillon)



Photo 40



Photo 41

Photo 40 (à gauche) : « *Mtsangani Sima* » Plage de Sima à sable blanc avec des gros blocs de basalte.

Photo 41(à droite) : un autre *Ziara* (lieu sacré) connu sous le nom de « *Ziara Maji Mzinga* » (lieu sacré à eau en tourbillon)

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 28 février 2008

La plage de Sima est une plage de sable blanc encombrée d'énormes galets ou plaques de basalte témoignant que l'île est volcanique. Un énorme bloc de basalte posé sur trois petits blocs de basalte comme une énorme marmite posée sur un trépied laissant circuler l'eau de mer. Quand celle-ci s'engouffre au-dessus de ce bloc de basalte, le son provoqué par le flux et le reflux ressemble au ronflement de quelqu'un qui dort ou à un rugissement de lion (Simba). C'est un *ziara* (lieu sacré). Des offrandes sont déposées dans ce trou, bastion de *Kalanoro* « *Wanaisa* » et de « *Kokolampo* » (Nain lutin). Quelque fois, on procède à des exorcismes (jeter les *sangatri*) et des adorocismes.

3.4. L'arbre sacré à Binti Rasi (Ouani)



Photo 42

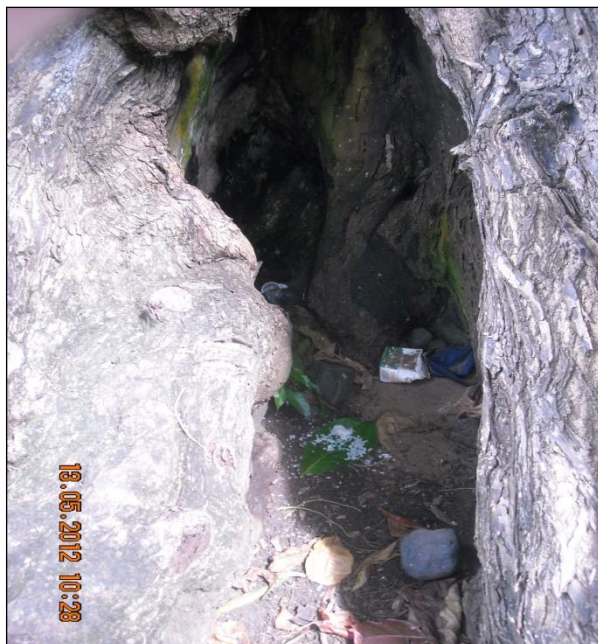


Photo 43

Photo 42 :Tronc de l'arbre sacré au bord de la mer à Binti Rasi

Photo 43 :Sillons entre les grosses racines. Au fond du sillon, on a déposé des offrandes sur une feuille de bananier en guise d'assiette (riz cuit + sucre + miel + lait) que les adeptes de ceziara apportent pour solliciter la faveur des esprits (on voit au fond la boîte que contenait le lait).

Source : Bourhane Abderemane – photo n° 10 prise en 2013 et n° 11 prise le 13/05/2012

C'est sur ce lieu que deux familles originaires d'Ouani (les *Beja* et le *Kombo*) organisent le rite de *N'Komatous* les trois ans. Un rite de demande de protection, de procréation etc...C'est un rite unique dans l'archipel. En dehors, du *N'Koma*, les adeptes viennent déposer leurs offrandes dans ce sillon entre les grosses racines s'ils ont des problèmes, accompagnés de « *Mbuwa mlongo* » l'officiant. Un pacte de bon voisinage entre les humains et les esprits en sacrifiant un animal (soit un cabri soit un bœuf) afin de préparer un festin que les deux communautés mangent ensemble. Oussen Mari Soilihi (un demes informateurs) raconte :

" [...] *Wenyewe uarongoa « Rina ziara yatru vavo »...Vwa mwiri kadha vavo (minyamba mili)...Baâda ya ile, vuka na moja vavo na muhaju ini ya vahano vavo. Waja watoa ipula yao amba vahanu vutsofanyiwa zintrongo zao de vavo...Bintirasi...Bahari ika untsini hoho. Hule piyo vuka ardhwi...* ".

Ces esprits avaient dit que : « " nous avons notre lieu de culte (*ziara*) ». Il y a des arbres là (deux badamiers)... Après ceux-là, il y avait un autre aussi là et un tamarinier quelque part. Ils avaient communiqué leur plan indiquant là où vont se dérouler leurs affaires...à *Binti Rasi*-(littéralement " fille de cape") Le promontoire où réside le chef des esprits qui est une femme...Le niveau de la mer était très bas. Tout ce qu'il y avait là était la terre ferme" ». (Annexe -3-C) était la terre ferme" ». (Annexe -3-C) de la mer était la terre ferme" ». (Annexe -3-C)

Pour certains, il s'agit d'une fête agraire. Hébert J. C. explique que « *Lekoma est un jeu collectif, effectué rituellement au début de l'année agricole, tous les deux ou trois ans, à Ouani* » (Hébert J. C. 1960 :103)

A *Binti Rasi*, sur ce lieu sacré, il y avait un tamarinier « *Mhaju* »⁹⁰, disparu emporté par la montée des eaux. C'est à partir de cet arbre à esprit « *Mwiri wa madjini* » que le responsable du jeu du rite de *Nkoma* fabrique les 7 (sept) balles appelées « *Ntrange* ».

Rakotomalala et al, donne aussi d'autres précisions concernant les esprits des arbres ainsi que les différentes espèces d'arbres sacrés utilisés dans des domaines magico-religieux : « *Les lolon-kazo ou esprit des arbres. Tous les arbres ne font pas l'objet d'un culte, seuls ceux qui ont un aspect plus ou moins insolite ou ceux qui sont rattachés à l'histoire d'un personnage historique important sont utilisés dans le domaine magico-religieux. Le plus célèbre de ces arbres se trouve à Ankazomalaza...* ». (Rakotomalala et al., 2001 : 60)

Kalanoro/ Wanaisa est le spécialiste des plantes médicinales, des arbres sacrés. Elle habite dans la brousse et la forêt. A côté d'elle, il y a le *Kokolampo* considéré comme nuisible à l'homme. A Anjouan, on le trouve dans des grottes, de même qu'à Madagascar. Flacourt en témoigne.

3.5. Les grottes, demeures des esprits

Malgré l'importance des travaux archéologiques déjà réalisés sur le territoire national, des interrogations subsistent sur les comoriens qui vivaient dans les grottes. C'est pourquoi, il est plus

⁹⁰Mhaju (mi-) 1. Tamarinier (*Tamarindus indica*). 2.- Carambolier (arbre de la famille des oxalidacées) Chamanga M.A., *Lexique Comorien Shindzuani – Français*, Paris, l'Harmattan, 1992, p. 223

que jamais nécessaire d'entreprendre des recherches autour de cette thématique. Les comoriens pensent aussi que les grottes sont les demeures des esprits, bon ou mauvais.

3.5.1. Aspect et localisation des grottes à Anjouan

Les grottes sont liées à l'orogénèse de cette île volcanique. Différents chercheurs géographes, géologues notamment St Ours et Pavlovsky (1953), Tricart (1972), Tricart et Kilian (1979), Ahmed Soulé (2014 CNDRS) ont montré les phases volcaniques ayant donné naissance à l'île d'Anjouan. Les érosions différencielles ont façonné un relief montagneux très accidenté avec des zones d'effondrements fermés qualifiés de cirques : Bambao Mtrouni, Maindrini, Fumbani. Le volcanisme a laissé des cratères en plusieurs endroits : *Dzia Ganahe, Dzilandzé, Dzia la Hutsunga, Dziani, Cratère de Ngomaju, cratère de Maindrini*.

Dans sa thèse soutenue le 25 juin 2014, Nouridine Mirhani (2014 :12-13) a détaillé explicitement les différentes phases géologiques de l'île d'Anjouan que nous avons jugées nécessaires de mentionner ici. D'après lui, il existe trois séries : Les séries récentes, les séries intermédiaires et les séries anciennes :

-« **Les séries récentes** correspondant à une longue période d'érosion qui remonte de 2,5 à 1,5 Ma. De « profondes vallées se sont creusées, formant un relief très escarpé.....Les coulées volcaniques sont venues remplir les vallées creusées par l'érosion... » . (Charmoille, 2013a). Il s'agit de lave texture fluide de nature tephritique et riche en amphibolite brune couvrant 7% de l'île ».

-« **Les séries intermédiaires** correspondent aux formations « poste-bouclier » qui remonte de 2 à 4 Ma. Ce sont des basaltes olivines et clinopyroxène qui se répartissent sur 31% de l'île [formant] les trois presqu'îles de Sima à l'Ouest, de Jimilimé au Nord et de Mremani [Nyumakele] au Sud. D'après Flower (1973) cité par Debeuf (2004), ces dernières sont constituées de coulées dont les pendages paraissent divergents depuis le cœur de l'île ».

-« **Les séries anciennes** (de plus de 5 Ma) correspondent aux formations du « bouclier ». Elles forment le noyau central d'Anjouan et sont constituées de lave à faciès porphyriques à phénocristaux (olivine, pyroxène et plagioclase) couvrant 29,6% d'Anjouan. Ce paroxysme volcanique a été suivi d'une longue période de dissection et altération de type ferrallitique ».(Mirhane 2014 : 8)

Les roches éruptives ne sont pas homogènes et peuvent donner lieu à des formes de relief de type « karstique » sous l'action des infiltrations aquatiques. A Anjouan, on observe ainsi plusieurs grottes dans les différentes régions de l'île. Certaines sont introuvables mais mentionnées par la tradition orale.

Dresser une liste exhaustive de ces grottes demande un relevé systématique de tous les versants rocheux de l'île. Seules celles liées à des actions anthropiques peuvent être localisées et répertoriées comme le montre le tableau ci-dessous.

Tableau des grottes connues d'Anjouan

Grottes	Coordonnées géographiques	Altitude	Pluviométrie annuelle	Température	Accès
Bazimini Bazi-Nguni ou Gomeni-Bazi « Ziara »	12° 11 lat. sud 44° 27 long	500 m	2000 mm	22°C	A pied, puits d'entrée 2m50 hauteur
Mro-maji					A pied

Hamampu-ndru « Ziara »	12° 12 lat. sud 44° 30	400 m	1500 mm	22°c	Ouvert. 1 m 50 largeur
Jimilime Fukoni Djindrani	12° 50 lat. sud 44° 28 long	200 m	1200 mm	25°c	A pied
Ouani Fuko la Hadrawo « Ziara »	12° 7 44° 26	Niveau de la mer	1830 mm	25,3°c	A pied au bas d'une falaise
Mirontsy Drani « Ziara »	12° 9 44° 25	250 m	1500 mm	25°c	A pied en montant.
Bimbini Shigogo foro « Ziara »		250 m	1500 mm	25°c	A pied
Moya Bwe Wuvanga « Ziara »	12° 18 44° 26	Niveau de la mer	2500 mm	25°c	A pied Marée basse

Nous disposons de quelques images pour certaines grottes ou abris sous roche.

3.5.1.1. Les grottes situées dans la région d'Ouani au nord de l'île

Nous avons répertorié plusieurs grottes, visitées ou non, dans cette région de Ouani notamment

***La grotte de Bazimini « Bazi-Nguni » ou « Ngomeni Bazi**



Photo 44

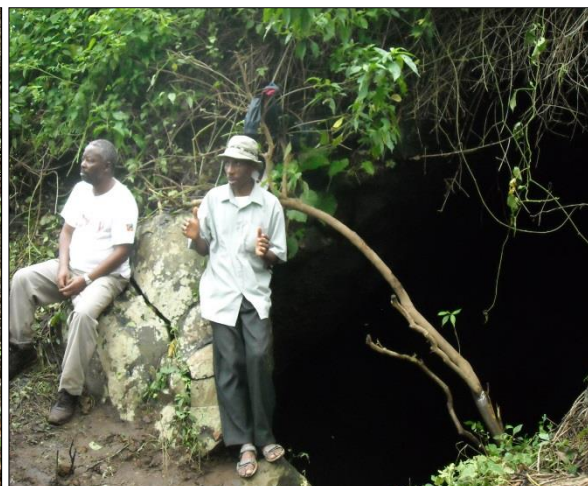


Photo 45

Les deux photos montrent l'ouverture de la grotte (vue de l'extérieur). Le professeur Felix Chami de l'Université de Dar-es-Salam discute avec Abdou Salim, conservateur du musée au CNDRS Anjouan. Source : Bourhane Abderemane – Photo 58 prise le 28 octobre 2006 et la photo 59 prise le 08 février 2009

La grotte est située sur une pente très abrupte d'une vallée encaissée en U à certains endroits, traversant de part en part la ville de Bazimini et celui de Koki où coule une rivière, jadis pérenne, mais actuellement, saisonnière. Pour y accéder, il faut traverser la ville en suivant une petite ruelle et descendre directement sur le site. Cette zone, jadis couverte de forêt, est devenue un espace champêtre où certaines personnes commencent même à construire en dur (presque à côté de la grotte). C'est une menace pour le site. D'autres menaces existent, la fréquentation assez souvent des étudiants, qui une fois arrivés sur le site récupèrent les artefacts. Ainsi le site s'appauvrit de plus en plus. Il faudra le sécuriser.

Nous avons évalué à peu près à deux mètres de diamètre l'ouverture de la grotte (forme circulaire presque). Tout autour, il y a la végétation et quelques arbres fruitiers. J'ai évalué la profondeur à deux mètres et demie. Pour y accéder, on s'accroche sur des petites pierres en guise d'escalier. La paroi de la grotte est intacte, mais pendant la saison pluvieuse des tonnes de boue charriée par l'eau de pluie tombent à l'intérieur de la grotte obstruant ainsi le petit passage reliant la première chambre au deuxième.

En réalité il y a deux grottes qui communiquent entre elles par un petit tunnel. Avant, les visiteurs passent par ce tunnel en rampant pour atteindre la deuxième grotte. Selon la tradition, cette grotte traverse même la route nationale.

Nous avons constaté plusieurs céramiques importées et des tessons de poterie locale à la surface. En effet, lors de notre dernière visite dans ce site, le 07 juin 2006, les professeurs Félix Chami, David Kiyaga Mulindwa et Jean Aimé Rakotoarisoa ont pu répertorier (voir photos prise par Dr Chantal Radimilahy) à la surface du sgraffiato et un tesson de Kwale. Ce sont des marqueurs intéressants et un signe encourageant pour mener une prospection de grande envergure. Au sein de la grotte, la terre est argileuse mélangée souvent avec de l'humus et d'autres éléments charriés par l'eau de pluie.

En 1995, lors d'une mission archéologique à Anjouan, à Untsoha, dirigé par le professeur Claude Allibert qui avait recommandé à Ali Mohamed Gou de mener une fouille dans cette grotte, vue son importance. Mais rien n'a été fait.

Selon Ali Mohamed Gou « *Après une première étude des vestiges de surface, les plus anciennes vestiges repérés dans la grotte dateraient du XIV^e siècle. Une étude archéologique approfondie est indispensable même si cela nécessite beaucoup de prudence et des concertations approfondies avec les habitants de la ville* ». (Ali Mohamed Gou mars 1998 : 73)

Les deux photos (46 et 47) montrent l'intérieur de la grotte de Bazimini « *Bazi-Nguni* » ou « *Ngomeni Bazi* ». L'endroit où sont déposées les offrandes (du riz cuit mélangé avec du lait et du sucre). Dans le bol en aluminium il y a aussi du lait caillé. La feuille de bananier est utilisée en guise d'assiettes. Au milieu (entre le bol et le riz) l'encens est déposé dans la braise. C'est un « *Ziara* », lieu sacré où on organise des rites (culte de « *Wanaisa* » (*Kalanoro*), filles lumineuses, de « *Kokolampo* », nain lutins).

Plusieurs traditions véhiculées par les anciens viennent imprégner l'image de la grotte notamment l'histoire d'un oiseau rouge : Deux petits garçons étaient venus rôder aux abords de la grotte. Ils avaient vu un oiseau rouge perché au-dessus de la grotte. Ils commençaient à lui lancer des cailloux. Touché, l'oiseau s'est envolé. Le lendemain, le garçon était porté disparu. Le village tout entier avait déployé tous leurs efforts pour retrouver le garçon, en vain. S'agit-il d'un conte pour faire peur aux gens de ne pas aller à la grotte ? ou bien c'était une histoire vraie.



Photo 46

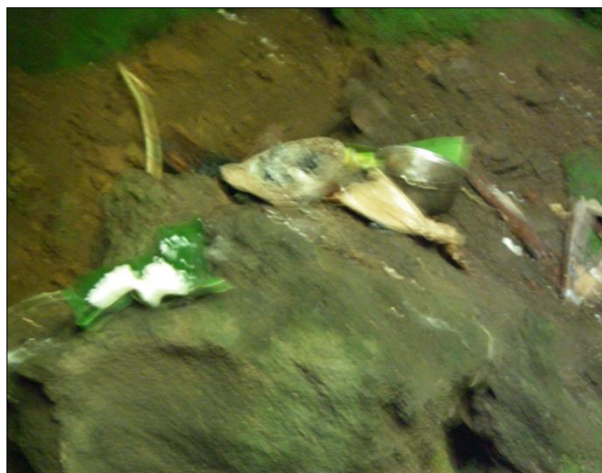


Photo 47

Photos 46 et 47 : La grotte de Bazimini « Bazi Nguni ou Gomeni Bazi. C'est un site sacré « un Ziara ». Dépôts des offrandes et le récipient pour mettre la braise et l'encens.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 28/10/2006

Les offrandes apportées par les adeptes, une fois déposée dans la grotte, sont à la merci des rats et des lézards. Toutefois, les esprits des ancêtres peuvent se métamorphoser en prenant une forme humaine ou animale. Il s'agit du culte animiste, préislamique. Chanudet C. (2000 : 166-167) nous rappelle qu'un certain Challes a décrit en 1690 dans un culte préislamique des fidèles vénérant des rats. Ceci est un culte d'origine indienne semble-t-il. Or ce qui se passe actuellement à Bazimini, s'agit-il d'un culte d'origine indienne ou tout simplement un culte des ancêtres.

***La grotte de Jimilimé :« Fukoni Djindrani » (Région de Ouani)**



Photo 48

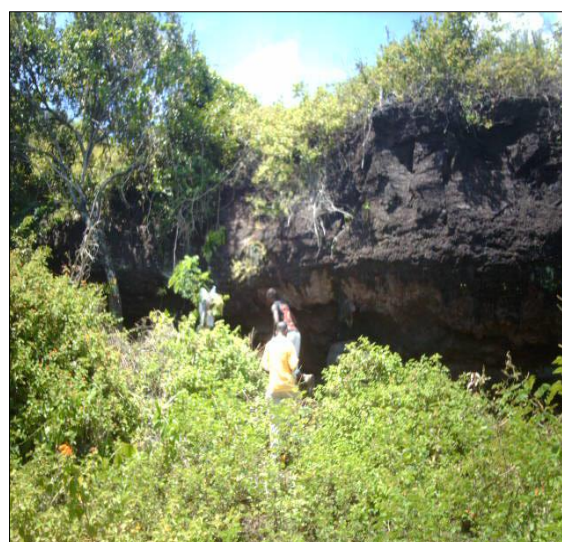


Photo 49

Photo 48 : L'intérieur d'une grotte à Jimilime appelée « Fukoni Dzindrani » (litt. Trou ou Maison de Dzin/Djini). Présence des charbons de bois et de la cendre.

Photo 49 : L'entrée de la grotte « Fukoni Dzindrani » au nord du village

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 12/10/2006

La grotte de Jimilime est toujours utilisée par les cultivateurs et les pêcheurs en cas d'orage. Elle est située sur un plateau surplombant la mer...Jimilimé (village en haute montagne, enclavé jusqu'en

2007). Elle est jusqu'à nos jours, considérée toujours comme le bastion de la sorcellerie. Selon les divers témoignages que j'ai recueillis depuis 1967, tout ce qu'on fait dans la vie est associé aux esprits (cultures de toutes sortes, élevages, circoncision, mariage etc...).

***La petite grotte à Ouani « *Fuko la Hadawo* » (Région de Ouani)**

Cette grotte est toujours submergée par la mer. En haut de la grotte il y a un trou. Quand la vague s'engouffre dans la grotte, elle jaillit à la surface comme un geyser. Au moment du « *Nkoma* », rite pré-islamique introduit par deux familles à Ouani (*Bejani et Comboni*), le responsable du *Nkoma* dépose les offrandes sur la falaise. Il s'agit du riz cuit, plus une brochette de viande sans sel pour les esprits.

Ceux qui avaient osé boucher ce trou étaient châtiés par les esprits (d'après plusieurs témoignages).



Photo 50

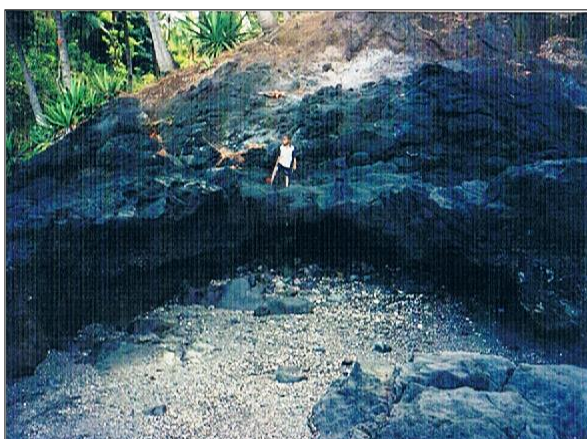


Photo 51

Photo 50 :La grotte de Hadrawo « *Fuko la Hadrawo* » un *Ziara* (lieu sacré) à Ouani submergée par la mer à marée haute.

Photo 51 : La grotte à marée basse (ce jeune garçon se trouve à côté du trou).

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 12/03/2006

***La grotte de *Tsantsani* (*Ntsantsani*) à Ouani**



Photo 52



Photo 53

Photo 52: L'entrée de la grotte de *Tsantsani* (un énorme abri sous roche).

Photo 53 : L'intérieur de la grotte de *Tsantsani*, visitée par des chercheurs du CNDRS et de l'Université des Comores (Pôle de Patsy).

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 12 février 2006

La grotte de **Tsantsani**, est utilisée par les agriculteurs pour se protéger contre les intempéries (pluie, forte chaleur). Elle servait aussi de cachette pour les chèvres en divagation. Durant les années où certains paysans de cette localité chassaient les oiseaux mangeurs des paddy, cette grotte leur servait d'abris pour passer la nuit en groupe, en allumant du feu à l'entrée.

Le propriétaire du Champ, notre guide, nous a laissé entendre que durant la colonisation, les gens étaient forcés de payer obligatoirement l'impôt par tête, même s'ils n'atteignent pas l'âge de 18 à 20 ans. Il suffit qu'on ait une bonne constitution pour être enrôlée de force. Alors, on doit payer l'impôt. En cas de rafle, certaines personnes qui refusent de payer « *la tété* » se réfugient à la campagne dans les grottes jusqu'au départ des policiers (*Milisi Mbango*).

***La grotte de Hadawo (Ouani) « un ziara » (Fuko la Hadawo)**

La mer façonne le littoral par une érosion sélective en fonction de la texture des roches en présence. Les grottes peuvent résulter à l'élargissement local des entailles que l'on observe fréquemment à la base des falaises. Les excavations peuvent s'étendre à plusieurs centaines de mètres vers l'intérieur.



Photo : 54

Photo 54 : Visite de la petite grotte de Hadrao à marée basse avec le Professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa.



Photo : 55

Photo 55 : Montre le trou sur la grotte. A la marée haute les vagues s'engouffrent dans la grotte submergée et jaillit comme un geyser.

Source : *Bourhane Abderemane – Photos prises le 30 avril 2015*

Ce phénomène géologique s'observe non seulement à Ouani au niveau de la falaise à « *Hadao* » au bord de la mer mais aussi à Mohéli au niveau de la falaise, formant la grotte de Domoni au bord de la mer. Les escarpements, très dangereux, forment une petite grotte à trou « *fuko la Hadawo* » lieu sacré (*ziara*) où il est formellement interdit de boucher le trou. Les offrandes quotidiennes (riz, lait, sucre, miel) et aussi au moment du *Nkoma* (riz cuit plus brochette grillée de viande sans sel) sont déposées à côté du trou. A la marée haute et à chaque déferlement des vagues sur la paroi de la grotte, l'eau de mer qui s'engouffre dans la grotte, jaillit par la cavité comme un geyser.

3.5.1.2. Les grottes situées dans la région de Mutsamudu

*La grotte de « *Drani* » Mirontsy localisée au sud-ouest de la ville



Photo 56



Photo 57

Les deux photos montrent l'intérieur de la grotte de *Drani* en montagne à Mirontsy.

Source : Bourhane Abderemane – Photos prises le 15 janvier 2007

A Mirontsy, dans la région de Dani, on peut observer une petite grotte qui est un lieu de culte « ziara ». Située vers la haute montagne au sud-est de la ville de Mirontsy, sur le flanc de la montagne où coule une source d'eau sulfureuse qui, selon une rumeur casse les bouteilles en verre d'où son nom de « *Maji ya shuma* » c'est-à-dire l'eau de fer. Les gens du village s'en servent pour guérir certaines maladies comme les maux de ventre. Cette source traverse une zone calcaire où des petites galeries ont été formées dont une assez spacieuse où on dépose les offrandes (parfum, pièces de monnaie, des œufs, du riz cuit etc...). On peut observer sous la voûte des petites stalactites. Lors de notre visite en 1998 et 2001, nous avons déposé au CNDRS d'Anjouan des échantillons de stalactite, de l'eau sulfureuse mise dans une bouteille en plastique (l'eau sulfureuse la complètement déformée) et de la poudre sulfureuse que nous avons mise dans une noix de coco évidée.

Cette grotte est utilisée pour les exorcismes et les adorcsismes. La présence des flacons de parfum et d'autres offrandes indique que cette grotte est utilisée pour le culte de *Wanaisa* / *Kalanoro* (filles lumineuses) et de *Kokolampo* (nain lutin). Selon le petit fils de Plaideau, certains esclaves qui travaillaient dans la concession de son grand père se cachaient ici en cas de fuite. Toute la montagne de Mirontsy était couverte de végétations et de forêts, disait grand-mère. Les gens n'osent pas y aventurer.

***La grotte de *Sumbini* Sangani-Hombo au sud de la ville**



Photo 58 : L'entrée de la grotte de *Sumbini*, à Sangani- Hombo (à Mutsamudu)

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 29/10/2006

Cette grotte, submergée par la végétation, était un lieu idéal pour se cacher. Du temps de la colonie où les autorités avaient imposé la loi du travail obligatoire, cette grotte servait de cachette pour ceux qui ne veulent pas aller faire le travail "du mardi" « *Hazi ya talata* » (le travail forcé) pour pouvoir payer leurs impôts. Elle est aussi utilisée par les éleveurs pour abriter leurs bêtes pendant la saison pluvieuse. Durant la période esclavagiste, les esclaves qui fuyaient leurs maîtres se cachaient à l'intérieur de cette grotte.

Lors de nos enquêtes dans le quartier de Mutsamudu appelé « *Muji wa Sangani* » c'est à dire village de Sangani créé par un colon Franco-anglais « Bako » Plaideau fin de XIXe siècle, un de ses fils Monsieur Abasse (qui a embrassé la religion musulmane) nous a raconté que « *quand il était petit, il allait souvent, secrètement et en cachette, rencontrer un vieux makua descendant des esclaves qui travaillaient dans ses plantations à cultiver, récolter les cannes à sucre, dans une grotte où ce vieux habitait. Quand ce makua, qui est aussi le gardien de ce qui restait de cette plantation, attrape un voleur, il le ligote⁹¹ mains derrière le dos et il l'amène dans sa grotte. Quelque fois, il le tabasse avec des morceaux de liane et après, il l'amène voir mon père...* »

⁹¹ Témoignage de Abasse « Malgré son âge très avancé, il avait une force extraordinaire et n'ait peur de rien. Il tenait à la main droite une longue sagaie (*sabuha*) ou (*ntsora*) et un autre dont la manche est plus courte, nouée sur sa hanche. On l'a surnommé « *Bako ntsora* »..... ». Torse nue, il ne porte que le « *shikole* » pour cacher son sexe...

***La grotte des hiboux « *Fuko la bundri* » Sangani-Hombo au sud de la ville**



Photo 59 : la grotte des hiboux « *Fuko la bwindri* » Sangani (Mutsamudu)

Source : Bourhane Abderemane – photo prise le 29/10/2006

3.5.1.3. Les grottes situées dans la région de Bambao-la-Mtsanga

***La grotte de *Hamampundru* à Mro-maji à l'ouest du village en montagne.**

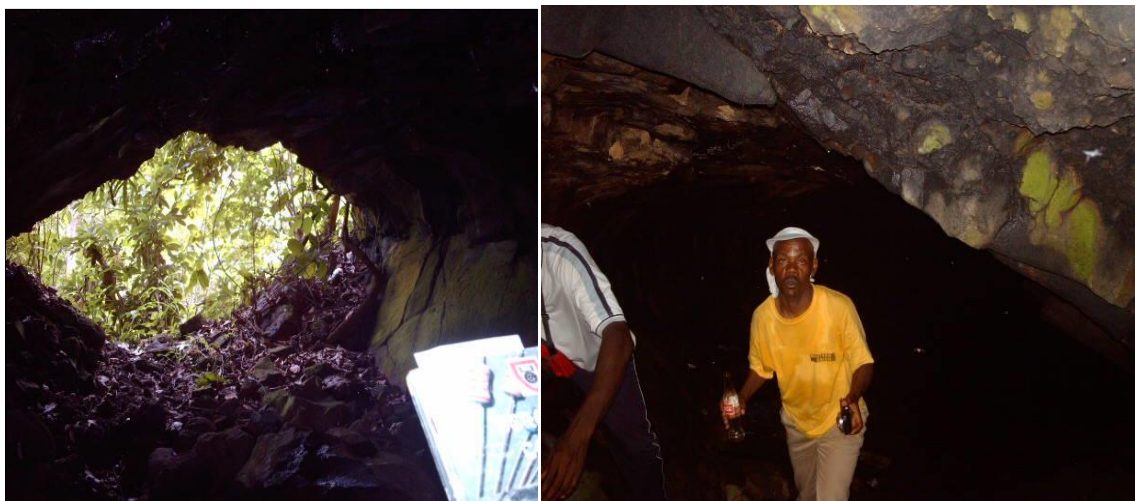


Photo 60

Photo 61

Photo 60 : L'entrée de la grotte de *Hamampundru* à Mro-Maji. Lieu de culte préislamique où on organise la danse des esprits « le *Mdandra* », à chaque année avant la gratte pour se protéger contre les esprits maléfiques et assurer la pérennité de nos produits vivrières. (Photo prise de l'intérieur vers l'extérieur).

Photo 61 : deux agents du CNDRS à l'entrée de la grotte à la limite de la zone éclairée par les rayons du soleil.

Source : Bourhane Abderemane –photo prise de l'intérieur le 01/03/2008

Rappelons que cette grotte est l'une des plus grandes de l'archipel. La population de Mro-Maji organise avant la gratte le *Mdandra*, la danse des esprits en sollicitant les protections des esprits des flots, du feu, des vents etc.



Photo 62 Photo 63

Photo 62: L'entrée de la grotte de *Hamampundru* (vue de l'extérieur)

Photo 63 : L'entrée de la grotte de *Hamampundru* (vue de l'intérieur vers l'extérieur), un sac à dos déposé là.

Source : Bourhane Abderemane – Photos prises le 12 octobre 2006

L'ouverture de la grotte a une forme ovoïde de 150 cm de large sur 250 cm de haut. L'intérieur, est en pente douce se prolonge sur une centaine de mètres. Les parois sont intactes, couvertes de mousses et de moisissures. Une petite partie de cette paroi (à gauche, là où l'ouvreur s'assoit) est blanche, due à l'aspersion de parfum et de sciure de santal lors des rituels. La voûte est apparemment intacte. Des roussettes, connues en comorien sous le nom de « *shivwirivwiri* » se sont accrochées sur la voûte plissée.



Photo 64

Photo 65

Photo 64 : Une petite partie de cette paroi (à gauche, là où l'ouvreur s'assoit) est blanche, due au fait que l'officiant l'asperge du parfum et de sciure de santal.

Photo 65 : L'intérieur de la grotte de *Hamampundru*. Un agent du CNDRS Anjouan (chemise blanche) est assis sur une pierre.

Source : Bourhane Abderemane photo 62 prise en 1995 et photo 63 le 01/03/2008

Dans la partie où nous avons pu filmer, nous n'avons pas remarqué la présence ni de stalactites comme à Mirontsy (grotte à roche calcaire) ni des stalagmites. Ce qui est frappant, ce sont les roches jonchant le sol où il fallait ramper pour pouvoir passer. A notre avis, il s'agit d'accumulation de débris rocheux lors de la formation de la caverne. Certaines de ces roches sont en forme de dalles plates. Ces dalles ont été aménagées pour déposer les offrandes. Au fond de la grotte, il y a de l'eau sacrée disait le mwalimu ainsi que de la boue argileuse sacrée aussi. L'endroit est très humide dû à l'infiltration des eaux de pluie. La terre est rouge (argile ferralitique). Il y a aussi quelques tessons de poterie locale. Il faudra essayer de mener une prospection en stratigraphie afin de vérifier l'hypothèse du chroniqueur Said Ahmed Zaki.

***La grotte de Ongoni-Marahani**

UnZiara où il y avait une anguille sacrée au nord de la ville.

3.5.1.4. Autres grottes citées par les sources écrites et orales

*Les grottes de Domoni : « **Shihindre** », « **Shavani** », « **Bwe Mtseve** », **JajuMtsangani** » au sud-est de l'île, **Ntsoha** (*Bwe la Drungu*)

*La grotte de « **Suwezi** » à Patsy au sud de la ville d'Ouani.

*Les deux grottes de Jimilime : « **Fukoni Habole** » à l'ouest du village et « **FukoniNkurani** » à l'est du village.

*La grotte de « **Maji ya Kwai** » (litt. L'eau du corbeau) au sud de Mirontsy en haute montagne.

Dans le Nyumakele :

*La grotte de « **Hawuhuni** » Nyumakele au sud de l'île

*Les deux grottes de Shaweni : « **Fuko Djidru** » (le trou noir – *un Ziara*) et (le trou rouge) « **Fuko Ndjunkundru** ».

Dans la région de Sima (à l'Ouest de l'île)

*La grotte de **Ziarani-Sima** (à l'ouest de Sima) vers Mtsangani Sima, introuvable mais relatée par la tradition orale ; là où la population de Sima (enfants, vieux, infirmes...) s'était cachée au moment des affrontements entre les deux fils du sultan Hassan Ben Aissa (1399 ou 1400) Shivampe et Mohamed (*Mshindra*) à l'ouest de l'île.

*La grotte de Bimbini « **Shigogo Foro** » au Nord de la ville

*Les grottes de Moya : « **Bwe Wuvanga** » (submergée par la mer), « **Mdrongoriju** », « **Hajaniyo** », « **Mkandareju** » (Région de Moya) au sud-est de l'île.



Photo 66

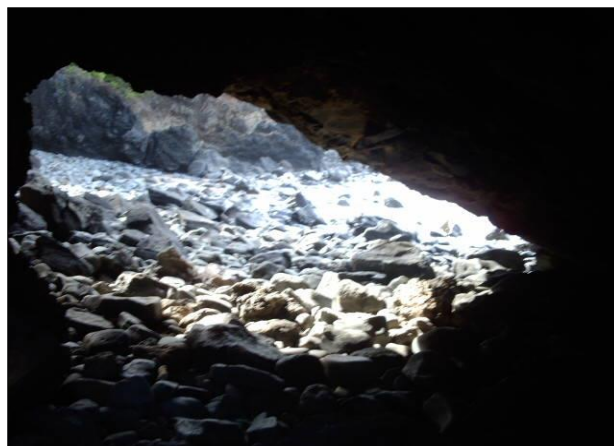


Photo 67

Photo 66 : Les chercheurs du CNDRS se reposent devant la grotte à trou de Moya dite « *Mkandareju* », considéré comme étant un lieu sacré (*un ziara*).

Photo 67 : L'intérieur de la grotte béante. A la marée haute, les gens passent dans cette grotte pour atteindre l'autre côté du littoral ; un passage obligé.

Source : Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008

Lors de notre prospection, nous avons remarqué la présence de quelques flacons de parfum dans cet abri sous roche. Ce qui montre son utilisation pour organiser des rituels. Un endroit idéal pour les adeptes car le site est situé loin de la ville de Moya.

***La grotte de *Hajaniyo* (au bord de la mer à Moya)**

Cette petite grotte est réputée dangereuse à cause des esprits maléfiques qui y résident. Certaines personnes parlent d'un esprit dit « *Sera* » et « *Sheitwani* » (Le satan). Les gens n'osent pas s'y aventurer à la tombée de la nuit.



Photo 68



Photo 69

Photos 68 et 69 : la grotte de Moya appelé « *Hajaniyo* » un lieu sacré (*ziara*) réputé dangereux. A la marée haute, cet abri sous roche est submergé par la mer (dépôt des petits galets).

Source : Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008

***La grotte de *Mdrongoriju*(au bord de la mer à Moya)**



Photo 70

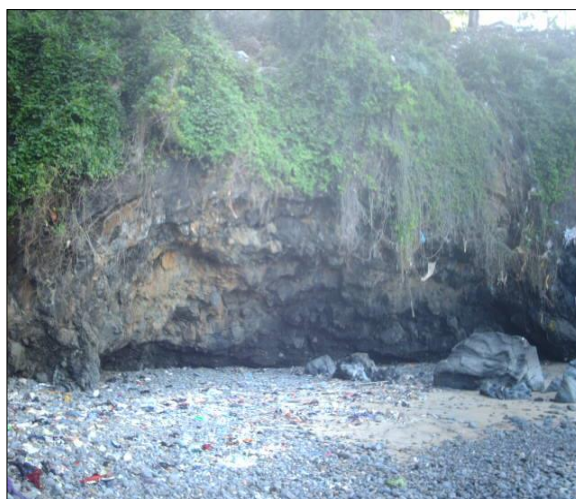


Photo 71

Photo 70 et 71 : La grotte de Moya appelé «*Mdrongoriju*» un lieu sacré (ziara) sur la falaise du bas de la ville.

Source : Bourhane Abderemane – photos prise le 29 février 2008

Mdrongoriju est un abri sous roche au bord de la mer. A la marée haute, elle subit les déferlements des vagues qui entraînent des tas d'ordures (des vieux tissus, bouteilles plastiques, sachets etc.). Notre guide, Naouirou, nous a laissé entendre que si quelqu'un est victime de sorcellerie, les *mwali* ou *mgangi* viennent ici à *Mdrongoriju* pour organiser l'exorcisme ou encore l'adorcisme.

3.5.2. Usages anciens et perception des grottes

Les grottes étaient considérées comme étant les demeures des esprits. On sait qu'en général, le mal ou l'esprit malin se cache dans les entrailles de la terre dont les grottes ne sont que des exutoires. Les grottes d'autre part ont été le siège de culte agraire. Cela résulte clairement des traditions ancestrales et de survivance encore nombreuses aujourd'hui. La préoccupation de la récolte prochaine, les maladies, les cyclones, est constante. Alors des sacrifices destinés à assurer l'avenir seront faits.

Aux Comores, au fur et à mesure que les migrants arabo-musulmans s'installent dans les villes côtières, d'énormes changements interviennent dans la vie des gens : expansion démographique, nouvelle organisation sociale et de l'espace habité qui engendrent les constructions en dur (Mosquées au milieu de la ville, palais, tombeaux etc.). L'insécurité gagne du terrain accentué par : l'esclavagisme, les conflits dynastiques, les razzias des pirates venant des pays riverains. Dans un souci de sécurité, certains habitants côtiers se déplacent à l'intérieur des îles, vers les hautes montagnes (difficilement accessibles), les plateaux ou les bassins. Ces conflits sont responsables des migrations internes à l'intérieur de chaque île et/ou entre les îles. Les terreurs imposées par les maîtres à leurs esclaves, les violences citadines n'ont-elles pas poussé les gens à se réfugier dans les grottes ?

Les études archéologiques récentes nous permettent de penser que certaines grottes ont été occupées par des humains vivant dans les localités avoisinantes. Beaucoup de traditions reposent sur certaines grottes et qui se sont transmises de père en fils et de génération en génération, mais finissent par être oubliées. Actuellement certaines pratiques traditionnelles se maintiennent encore

vivace dans les esprits des comoriens notamment l'utilisation des grottes comme lieu d'exercice des rites. Ainsi, on observe deux concepts : l'usage ancien et l'usage actuel.



Photo 72

Photo 72 : L'entrée de la grotte de Tsundju



Photo 73

Photo 73 : Présence des ossements dans la grotte de Tsundju (2015)

Source : Ahmed Mze Aboubacar responsable Archives Iconographiques CNDRS à Moroni

La présence des matériaux (les ossements humains ou d'animaux, les céramiques importés, les anciennes poteries locales etc.) au sein des grottes est un marqueur potentiel pour déterminer l'occupation permanente ou ponctuelle (voir la grotte de *Bazi-Nguni* à Bazimini et celle de *Hamampundru* à Mro-maji à Ndzouani ainsi que celle de Ngazidja au Sud: les *grottes Male* et de *Mlali*). Si on en croit à la tradition sur les villes, Bazimini, appelé jadis, *Ngomeni-Bazi* abritaient une population courageuse et vaillante. Elle avait les meilleurs guerriers des sultans (témoignage : *Yini de ingome yatru*). D'après les travaux de Ali Mohamed Gou et les témoignages des traditionnistes, il s'avère que ces *Ngoménien*s seraient les fondateurs de Untsoha, ville côtière, mais aussi des villages nommés « *mwawu ya digo* », « *kondroni* ». C'est une migration de l'intérieur vers les côtes et non de la côte vers l'intérieur comme durant la période Dembeni.

Actuellement les grottes ne servent plus de lieu de refuge comme avant.

3.5.2.1. Grottes comme lieu de refuge

Selon les témoignages recueillis durant mes enquêtes à Sima (Anjouan), la plupart des grottes étaient utilisées en situation de guerre et de révoltes contre les anciens maîtres et les colons pendant les travaux forcés.

A Sima, première capitale de l'île pendant le règne de Fani Ali, un arabe venant de Perse Hassan Ben Aïssa, débarqua en 1399 ou 1400 et fini par épouser la fille de Fani Ali, Djumbe Adia. Toutefois, il a épousé aussi une concubine. Hassan c'est proclamé sultan d'Anjouan et transférait la capitale de Sima à Domoni. Il a eu deux fils : Mohamed (pour Djumbe Adia) et Chivampe (pour la concubine). Après sa mort, une guerre éclatée entre les deux frères et Mohamed surnommé « *Mshindra* » attaquait la ville de Sima où régnait son frère, un vendredi. En pleine prière, ses soldats ont tous massacré ceux qui s'y trouvaient à la mosquée. Mais la population avait eu le temps de cacher les enfants, les vieux et les invalides dans une grotte et l'entrée fut obstruée. Mais après le massacre, il n'y avait personne pour aller les délivrer. Ils ont tous péri. C'est une histoire vivace très connue, mais la grotte est introuvable jusqu'à alors. Actuellement les grottes ne servent plus de lieu de refuge...

Selon plusieurs témoignages, à Ouani à Anjouan, quand les milices (appelé aussi « *Milisi Mbango* ») investissent la ville pour traquer les récalcitrants qui ne paient pas l'impôt par tête

(latété) à l'aube, la population a inventé un slogan, un message pour permettre à ceux qui ne sont pas attrapés de fuir et de se réfugier, quelquefois pendant une semaine, dans la forêt ou dans les grottes : Un tel « amène moi un « *trawa* »⁹². Ils rentreront au village après le départ des milices et que le message leur soit envoyé.

Durant le régime sanguinaire du colonel Bacar à Anjouan, les jeunes de la ville de Ouani étaient la cible de ses milices (le FGA). Des jeunes qui n'acceptent pas de se plier au régime sont fréquemment embarqués et torturés dans le sinistre camp de Mirontsy connu sous le nom de « *Pentagone* ». Le même message a été utilisé pour permettre aux jeunes traqués de prendre la fuite vers soit Mayotte, soit Mohéli à bord des vedettes appelées « *Kwasa Kwasa* » ou se réfugier dans les montages.

3.5.2.2. Grottes comme lieu d'incarcération

L'utilisation des grottes comme lieu d'incarcération est étroitement liée à leur usage comme lieux de refuge. A la Grande Comore, lorsque le redoutable *Msubuti* « celui qui ose » et ses hommes attrapaient des ennemis, ils les plaçaient dans l'une des trois grottes. Les tortures dont ils faisaient l'objet pouvaient conduire à leur décès. Il semble que les ossements humains vus au moins dans deux grottes soient ceux des personnes incarcérées puis tués ou qui auraient succombés à la torture ou/et à l'abandon.

En janvier 2008, l'équipe du Réseau des Archéologues Africains, conduite par le chercheur Djabir Salim (Ex-président de l'Assemblée Nationale comorienne) avait découvert une grotte au bord de la mer au village de Domoni, en passant sur une pente jonchée des blocs de basaltes mis à nus par l'érosion et qui peuvent à la moindre erreur déclencher une avalanche. Une zone très dangereuse car la grotte est perchée à peu près à deux mètres du niveau de la mer. Nous étions surpris de voir des squelettes humains (des adultes et des enfants) jonchant à l'intérieur. Chacun de nous avance des hypothèses :

-Ont-ils étaient incarcérés lors des affrontements (inter villageois ou inter-île) ou bien au moment des razzias Malgaches au niveau de l'île, étaient –ils parqués pour être amenés comme esclaves et vendus à Sainte Marie ? Et que les responsables du butin ont été tués et ces malheureux étaient morts de faim, de soif et de froid...

-Se sont-ils cachés dans cette grotte et finis par être massacrés par leurs ennemis? Vue le nombre des squelettes, ils étaient très nombreux à l'intérieur. Le regroupement des squelettes montrent qu'ils étaient effrayés et se laissaient faire...Aucune lutte n'avait eu lieu.

-Peut-être étaient-elles uniquement des femmes avec leurs enfants et leurs bébés ainsi que les vieux et les infirmes, et que les hommes les avaient cachées dans la grotte et s'étaient retournés combattre et qu'ils n'étaient pas épargnés, et que d'autres personnes ignoraient la cachette pour pouvoir les sauver ?... Comme ce fut le cas à Sima à Anjouan.

3.5.2.3. Grottes comme lieu d'exercice de rites et tabous

A Anjouan, les grottes ont été considérées comme étant la demeure des ancêtres, de Djinns donc un lieu saint, un lieu de culte et de recueillement, un *Ziara*.

D'ores et déjà, on se demande si les rituels effectués sur ces sanctuaires (*Ziara* ou *Ziara*/lieu saint) ne sont pas associés au culte des ancêtres, en ce sens que, selon les traditions historiques locales à certaines époques « *A Anjouan, [...] la population était fétichiste, [...] une grande partie vivait dans des grottes ou cavernes...* » Allibert C. (2000:16) et Robineau C. (1966: 34).

⁹²Sorte de petit ou grand panier ou soubik qu'on utilise pour mettre ce qu'on veut amener chez soi. Mais aussi le terme « *trawa* » veut dire aussi fuyez ou prenez la fuite ou sauve-toi. Les gens tirent sur ce mot pour informer ceux qui sont concernés du danger qui existe pour qu'ils puissent se sauver : *traaaaaaawaaaaa !!!!*

Cette répartition résidentielle a-t-elle un rapport avec la « primitivité » des uns et le caractère « civilisé » des autres, exactement comme à Madagascar, la Grande île toute proche, où on rapporte que « *les autochtones Vazimba vivaient dans des lieux sauvages (broussailles, grottes, etc.), alors que les nouveaux venus avaient des maisons? Il faut savoir que le système de représentation religieuse mais aussi historique des Malgaches et celui des Comoriens présentent beaucoup de points communs, car sur les hautes terres centrales malgaches, on rend des cultes aux esprits des autochtones Vazimba, une population vaincue selon les traditions historiques locales, dans leurs présumés lieux de résidence* » (Rakotomalala M. et al: 2001: 57-60). A priori, les rites effectués dans la grotte de *Hamampundru* par les Anjouanais sembleraient aller aussi dans ce sens.

Outre les mosquées, chaque localité possède généralement d'autres lieux de cultes publics (*Ziara*) où on honore les esprits autochtones (humains ou ceux de la nature).

« ... Ces demeures de génie sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rocher, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » J. Poirier cité par Jaovelo-Dzao (1996 :206).

Les villages de Koni Ngani, Koni Djodjo et Mro-maji (Région de Bambao la Mtsanga ont leur lieu de culte: la grotte de *Hamampundru* littéralement (*Ha* – chez, *mam* [a] – mère, *pundru* – muet = chez la maman muette ou encore chez la mère qui ne parle pas c'est à dire le ventre de maman (qui symbolise le « sous terre ») et qui était devenu tellement célèbre que tous les adeptes convergeaient sur ce *ziara*. Les wazungu l'appellent « la grotte du cheval ».

Dans ce lieu sacré, la population de Mro-maji organise chaque année un rituel appelé *Utamaduni* c'est à dire notre culture en honorant et en demandant la protection du grand esprit « *Bako Hirizi* » (le grand talisman c'est à dire l'esprit protecteur). Sous la direction de l'Ouvreur, et une fois en transe, les gens quittent le village et entre dans la grotte où ils dansent le « *Mdandra* » (la danse des esprits) après les incantations du chef, l'Ouvreur ou l'officiant.

A l'intérieur et au fond de la grotte, il y a une source d'eau potable qu'on peut boire (intarissable disait l'ouvreur responsable adjoint du rituel) et de la boue argileuse que l'ouvreur qui est un tradipraticien, distribuent avec l'eau au moment du rituel en respectant les interdits et les tabous.

Quant aux villages de Bazimini et Koki, ils ont leur propre lieu de culte: *Ngomeni-Bazi* ou *Bazi Nguni*, une grotte. Certaines personnes l'appelaient « la grotte aux rats ». C'est un site historique majeur. Grâce aux diverses enquêtes menées, nous avons pu constater son importance. Dans cette grotte fortement fréquentée, beaucoup de gens viennent y faire des prières et des sacrifices en honneur aux esprits avant d'organiser quoi que ce soit: mariage, naissance, circoncision, maladie etc. Ainsi à chaque visite, on y trouve du lait et du riz cuit dans un petit plat en argile, quelque fois du lait caillé. La tradition rapporte que les esprits se transforment en rats et/ou en lézards pour venir consommer les offrandes. A ce rythme, au fil des siècles, on y trouve beaucoup de céramique et des poteries locales.

A Mirontsy, les gens organisent les mêmes rituels qu'à Bazimini dans la grotte de *Drani*.



Photo 74 : la grotte de Drani à Mirontsy un Ziara(lieu sacré)

Source : Bourhane Abderemane _ photo prise le 15/01/2007

Les rites effectués aux alentours et à l'intérieur de la grotte n'ont pour but que de chercher un équilibre de cohabitation entre les esprits et les hommes. D'autres esprits habitent aussi les grottes : par exemple : *Kokolampo*, *Wanaisa*, *sera* (esprit fondamentalement mauvais) etc...

Les danses traditionnelles permettent la communication entre les humains et les djinns. A Ndzouani, il existe plusieurs danses accompagnées de plusieurs sortes d'instruments traditionnels qui permettent d'invoquer les esprits des djinns en vue de solliciter leur concours à tout le niveau : Le *Nkoma* (demande de protection) à Ouani, le *Trimba* (fête agraire et demande de protection) à Nyumakele, le *Mdandra* (danse des esprits) à Ouzini et Mro-maji.

3.5.2.4. Grottes comme lieu d'enterrement



Photo 75

Photo 75 : montre l'entrée de cette grotte découverte en 2015 dans la région de Mbadjini à Tsoundzou (Tsundju) à 256 m d'altitude au nord-est de Sima-Amboini

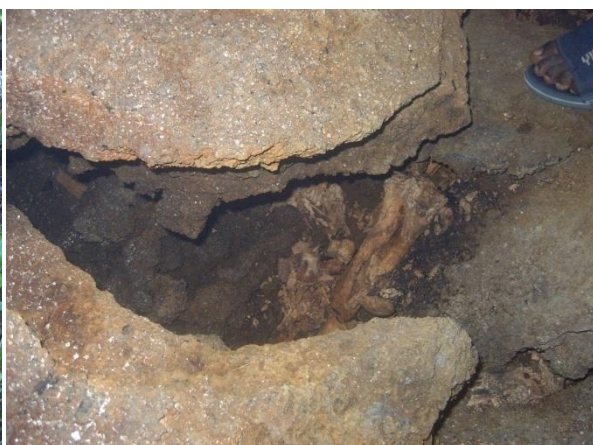


Photo 76

Photo 76 : A l'intérieur de cette grotte, on voit nettement des ossements. Les victimes ont-ils été surpris par les éboulements d'une partie de la voûte en se cachant dans la grotte ?

Source : Ahmed Mze Aboubacar responsable Archives Iconographiques CNDRS à Moroni

Durant notre prospection dans les différentes grottes de Sangani à Hombo (Mutsamudu), nous avons rencontré le dernier fils de la famille Plaideau. Ce dernier n'a pas voulu qu'on cite son nom. Notre informateur nous avait raconté un peu la vie des esclaves dans la plantation de son père. Il nous a laissé entendre que son père lui avait dit un jour que deux esclaves qui portaient des tatouages, mort de suite de malaria, avaient été enterrés par les siens dans l'une des grottes de Sangani. Mais il ne sait pas laquelle. S'agit-il de la grotte occupée par « *Bako ntsora* » (le vieux aux sagaies)?

Beaucoup des traditionnistes racontaient que durant la période esclavagiste, certaines populations noires enterrent leurs morts dans les grottes. Gevrey en parle:

« *J'ai eu, dans une intrusion criminelle, l'occasion de faire exhumer un Makoua. Le corps, enveloppé d'une toile cousue, avait été descendu dans une fosse orientée N-S et profonde d'un mètre environ; dans la paroi occidentale, on avait creusé une espèce de grotte où gisait le corps, allongé, posé, sur le côté gauche la face tournée vers l'Orient; l'ouverture de la grotte avait été fermée par une moitié arrondie de pirogue qui achevait de recouvrir le corps à côté duquel on avait déposé du riz, dans un fragment de sa joie, et un petit pot qui avait dû contenir un liquide* » (Gevrey A. 1997 : 50)

3.5.3. Croyances et expériences concernant les esprits

Le terme de *djinni* (singulier de *madjinni*) regroupe de fait plusieurs catégories d'esprits : Les *patrosi*, les *mugala*, les *shenge*, les *maromba* (singulier : *tromba*) etc.. Les noms les plus répandus des *madjinnis* sont : Djinni Bahari (signifie djinn de la mer, de l'océan), *subiyani*, *songo mnara*, *mkitimiri*, *shetwani*, *msomali* etc. Djinni bahari est un esprit qui vient effectivement de la mer. Il est connu pour sa brutalité et son costume rouge, le *Bendera*. Il aime le sang et boit celui des animaux qui lui sont offerts. Il danse au rythme de « *Mgala* ». Seul le *Fundi wamadjini* (le maître de djinn) est capable d'entamer l'exorcisme des malades.

Le *Sera*(*Masera*) est une sorte de djinn sauvage jugé très dangereux et très redoutable. Habitant dans la brousse, il peut se métamorphoser et prendre différents aspects d'où on parle de « *masera mtumama* ». Ils sont qualifiés de diable, ennemi juré de l'homme, il ne fait que les égarer et leur créer des ennuis. Quand la folie atteint un individu, on le qualifie de « *mwendja masera* » (l'homme qui a le diable). Les *Sera* ignorent l'islam. Mêmes les djinns amis des hommes les chassent dans les foyers. Ils habitent dans la brousse. Ils sont attirés par le sang et la couleur rouge. (Bouffart-Klein 2002 : 235 ; Sultan Chouzour 1984 :106)

Le *mufu* est un esprit de mort. Animé de bonnes ou de mauvaises intentions. Il est capable de posséder des hommes et des femmes comme dans le Tromba malgache. Il rend les gens très malades surtout quand il est envoyé par quelqu'un. Il peut tuer quelqu'un. Il peut aussi avoir de bonnes intentions, signifier son assistance dans les grandes cérémonies familiales. Animé d'une mauvaise intention, il garde le mutisme et ne parle que par contrainte du djinn ou du tradipraticien qui le chasse. (Bouffart-Klein 2002 : 235)

Les esprits djinns, reconnus par le coran sont des êtres capables de se transformer et de prendre l'apparence de n'importe quoi.

Les témoignages de Halid Abdallah Abderemane (fils président *Zaglot*) habitant Ouani, nous a confirmé qu'un jour, revenant de la pêche seul en pleine nuit et que la mer s'est retirée de plusieurs centaines de mètres, il se mit à pleurnicher en disant qui peut l'aider à tirer avec lui la pirogue jusqu'au bord de la plage. Tout d'un coup, une bourrasque l'a frappé en plein visage et il a vu une main tendue sans corps. Sans se poser de question, il lui a donné à tenir le petromax (grosse lampe à pétrole). Halid a tiré de toute ses forces sa pirogue jusqu'à la plage et il est revenu récupérer son

petromax. La main a disparu tout d'un coup. Notre informateur se posait mille questions. Pour aller chez lui, il doit traverser une route, passer à côté de la mosquée de vendredi, puis traverser une ruelle jusqu'à Pangahari. Là où est située sa maison en dur (reste de l'ancien palais « *Djumbeku* »). La lune commençait à se lever et à mi-chemin, elle voit une silhouette assise sur une grosse pierre, à cette heure-là. Sa tête est couverte des bouquets de fleurs et elle portait la tenue traditionnelle (*Gawni*), mais il ne voit pas son visage. Arrivé chez lui, vers 2 heures du matin, il a accroché son « *Shibahatsa* » (panier tressé avec des nervures de feuilles de cocotier) à la cuisine. Mais le matin, il a trouvé tous ses poissons avec leurs yeux arrachés.

Vers 8 heures du matin, Halid nettoyait sa pirogue en racontant à ses collègues pêcheurs ce qu'il a vu la veille. Un de ses amis lui avait dit : « *Eh bien, tu l'as échappé belle. C'est vrai ce que tu as vu. Tous ceux qui avaient été attirés par l'odeur de ses fleurs et couchés avec elle, étaient trouvés morts sur le champ couvert d'excréments. Est-ce que tu n'es pas au courant de ces histoires ? C'est un djinn redoutable qui se déguise en femme. Si elle est tombée amoureuse de toi et que tu refuses de coucher avec elle, elle te tue. Faites attention cher ami !* ». Notre informateur avait répondu, je cite : « *Si, ma grand-mère me l'avait racontée, mais je ne croyais pas* ». Ses amis lui avaient conseillé de ne pas s'aventurer seul la nuit car il peut voir d'autres choses pires encore.

De nombreux travaux corroborent ce type de témoignage (Rajaonarimanana N. (1985 : 126). (Josy Cassagnaud 2010 : 88-94)

Ainsi pour les Arabes, les djinns rassemblent tous ceux qui sont invisibles et mystérieux dont certains auteurs racontent des histoires fabuleuses et inimaginables. Les djinns arabes sont aussi maléfiques, habitent dans des endroits sales et sauvages ainsi que dans les sous-sols. Devant les êtres humains, ils peuvent se transformer et prendre la forme d'une tête de chat ou le buste d'un homme et les jambes minuscules ou ceux d'un âne. Parfois, il peut aussi prendre la forme d'un être humain, d'un animal et surtout la forme d'une belle femme (ce que l'un de notre informateur nous avait raconté) pour séduire les hommes qui s'approche d'elle et la conduit à sa perte⁹³. (cf Chanfi Ahmed 2002 : 168) « *Les deux termes coraniques ġānn (Coran, XV, 27, LV, 15 39...) et ġinna (Coran VII, 184, XI, 119, XXXII, 13, XXXVII, 158...), qui en sont dérivés, désignent aussi des êtres invisibles et mystérieux. C'est la raison pour laquelle le mot ġinnait aussi chez les anciens Arabes, à la fois le démon (šaytān plur. Sayātīn = satan) et l'ange malak plur. Malā'ika* » (Ibid)

Dans la culture swahili les djinns sont des êtres invisibles certes et mystérieux mais qui apportent des bienfaits aux humains. Leurs rites de djinns relatifs à la possession sont imprégnés d'un mélange d'éléments culturels et de croyances de ces deux sociétés. Les différents esprits mettaient toujours à l'épreuve celui ou celle qu'ils choisissent comme siège. La personne devient tout à coup malade, son état de santé s'aggrave malgré les médicaments reçus à l'hôpital. Elle s'alite durant toute sa maladie et consulte à la fin les *mwaliimu* spécialistes. Ce dernier, après avoir consulté le monde de la géomancie, lui apprend qu'elle est possédée par un djinn et qu'elle doit procéder à une cure de guérison en organisant une cérémonie de *Ngoma za madjinni*. Au cours de cette cérémonie, le djinn apparaîtra, la personne va se mettre en transe et va danser. On dit que « *li djinni y zinisa y shiri shahe* », c'est-à-dire que « le djinn a fait danser sa chaise », la personne qu'il a possédée ; son siège. On s'est rendu compte que d'autres personnes qui ne sont pas du tout malade, se mettaient en transe et dansaient aussi pour le plaisir et la satisfaction de leurs djinns. Dans le cas contraire, ils peuvent manifester leur mécontentement en provoquant des complications de toutes sortes à leur siège.

Chanfi montre ici le contraste entre les djinns Swahili et ceux des Arabes : « *Ainsi, donc, pour les Swahili, les djinns sont des êtres invisibles et mystérieux qui vivent dans un monde à part comme le*

⁹³ Nous avons recueilli beaucoup de témoignages concernant la Citadelle de Mutsamudu. A partir de 23 heures 30, une belle dame apparaît avec des bouquets de fleurs sur la tête et charmaient les hommes. Ceux qui avaient couché avec elle ont péri de leur vie. Elle s'appelait « *Bweni Fatima* » *sineju* (c'est le nom de l'endroit où la Citadelle a été construite).

sont les djinns arabes. Ils sont, a priori, bienfaisants, contrairement à ce qu'ils sont chez les Arabes où ils sont a priori malfaisants. Les deux devins spécialistes consultés sont nommés soit *fundi*, soit *mwalimu* soit *mganga* (ou *mgangi*⁹⁴). En général, quand on parle des djinns swahilis on utilise le terme générique d'« esprit » (*spirits* en anglais) ou celui de *masheitani* (sing. *Sheitani*) [et que] les *ngoma* des esprits = *ngoma za sheitani*)... » (Chanfi Ahmed A. 2002 : 169-170-171).

En deuxième lieu, on parle des djinns africains qui sont en rapport avec le paganisme et la sauvagerie. Ces djinns portaient soit des noms d'animaux, soit des noms des groupes ethniques tels que *Simba* (le lion), *Makua*, *Nyamwezi*, *Makonde* etc. Il y a aussi les djinns Masai qualifié par l'imaginaire sociale de fort, agressif. Ce sont des djinns d'arrière-pays, *bara*.

Au niveau de la côte, les djinns les plus cités par les swahiliens sont les djinns *subiyani* (qu'on rencontre aussi aux Comores et dont l'imaginaire sociale comorienne lui attribue une apparence de cyclope, c'est-à-dire qui n'a d'un œil sur le front) et des djinns *Nyinka* (ou *Midjikinda*/ *Mijikinda*) qu'on rencontre en brousse, dans des terrains sauvages non cultivés. Cette population est venue vraisemblablement aux Comores vers le VIII^e siècle (Walker Ian 2000 : 20) plus particulièrement à la Grande Comore. Ces deux catégories de djinns sont considérés comme étant sauvage, sale, païens. Ils sont aussi anti-islamiques.

Plusieurs témoignages des vieux, des *wagangi* (tradipraticiens) et des *mwalimu* (maîtres-guérisseurs) s'accordent à dire que la société des djinns ne diffère pas du tout de celle des hommes car pour se multiplier, ils doivent se marier, élever leur progéniture comme les humains en font afin d'assurer la relève. Car tous ceux qui ont été créés par Dieu disparaîtront un jour. Nul n'est éternel dans ce bas monde répétaient les *fundi* quand ils haranguaient les fidèles au moment des *Maindhwa* (sensibiliser les gens à ne pas faire du mal) sur tel ou tel aspect de la vie. Donc les *shetani*, les *djinns* sont aussi appelés à mourir, à disparaître un jour. Comme les humains, ils peuvent mourir s'ils sont agressés ou si la divine Providence en a décidé ainsi. Mais aussi, s'ils sont persécutés par d'autres djinns plus puissants dans un lieu de culte, considéré comme étant un intrus. La disparition d'un djinn est un sujet d'inquiétude pour ceux qui avaient l'habitude de vivre avec lui notamment son « siège », car il ou elle est dépourvu de son système d'immunité. Ces gens deviennent vulnérables aux attaques des tradipraticiens. Un *djinn* peut être tué aussi, si son maître l'envoie pour aller jeter un sort à quelqu'un ou pour aller le tuer.

La victime dépossédée de ses facultés, incapable de réagir et de comprendre ce qui lui arrive, s'épuise la nuit dans un cauchemar sans fin, consulte un spécialiste qui l'envoie rencontrer un maître guérisseur qui procédera à un rite de prise de contact. Couvert de la tête au pied d'un tissu blanc portant une marmite chauffée contenant des plantes médicinales, le *fundi* lui fait inhaler le contenu

⁹⁴ Il y a, bien sûr, des nuances de sens dans ces termes, mais elles ne sont pas souvent prises en compte même par les autochtones. *Fundi* est un terme swahili probablement d'origine bantoue. Il n'est pas arabe comme certains l'ont soutenu ; c'est le cas de K. Larsen (*Spirit possession as historical narrative*, p. 135). *Mwalimu* vient de l'arabe *mu' allim* (maître d'école primaire). Alors que le *fundi* désigne le devin en général sans plus de précision, le *mwalimu* évoque, de part son origine arabe, le devin qui utilise les écrits de la géomancie arabo-islamique. Parfois il désigne le ' *ālim*. Et les *walimu* (sing. *Mwalimu*) d'un village désignent l'ensemble des « uléma » du village en question. Il est, dans ce cas, synonyme de *mashiyoni* (plur. *wanaviyoni* ou *wanazyoni*). Le *mnashiyoni* au sens premier est l'élève, le *tālib al-' ilm* (le talibé de l'Afrique occidentale). *Mganga* (ou *mgangi*) est le terme utilisé dans l'Afrique des langues bantoues pour désigner le guérisseur. Il a, aux Comores, une connotation très péjorative, parce qu'il désigne soit le devin qui provoque le mal, soit n'importe quel devin spécialiste. Il existe un autre terme c'est le *twabibu* c'est-à-dire le spécialiste de ce qu'on appelle *at-tibu anabawi* (litt. médecine prophétique). C'est ce genre de médecine du Moyen Âge musulman que les musulmans considèrent comme étant celle que le Prophète Muhammad a pratiqué. Le *twabibu* est pour les Arabo-Musulman, ce que le *mganga* est pour les Bantous. (Voir note, n° 224 :169, Chanfi Ahmed, 2002 : 169) Chanfi parle aussi de *wagangi* : « *Waganga* est le pluriel de *mganga*, c'est-à-dire le guérisseur dans beaucoup de langue bantoues. Il peut aussi signifier, comme aux Comores, le spécialiste qui a le pouvoir autant de guérir que de rendre malade » (A. Chanfi 2002 : 175)

de cette marmite sous forme de vapeur ardente et suffocante, jusqu'à ce que le patient soit en transe. Alors, profitant de cette crise de possession, le maître-guérisseur interroge le djinn inconnu et s'entretient avec lui. A ce moment-là, le djinn s'exprime par la bouche de la personne qu'il possède ; soit pour exiger des offrandes, des sacrifices ou proscrire un interdit, soit aussi pour rappeler qu'une observation n'a pas été prise en compte, ce qui nécessite réparation et offrande. Or quelque fois, l'intrus reste muet et ne collabore pas avec le maître-guérisseur. Dans ce cas-là, le guérisseur prend la décision de l'expulser par la force et lui envoie des djinns aussi puissants que lui pour le carboniser.

3.5.3.1. Les djinns

Malgré l'Islam, il subsiste toujours des pratiques traditionnelles qui se maintiennent encore dans le présent ; surtout dans les zones habitées par les autochtones. On considère les grottes comme un lieu thérapeutique et un lieu d'exercice de rites ; tel est l'usage actuel de ces abris sous roche.

Quelques grottes sont utilisées comme lieu de soin où deux catégories d'êtres se rencontrent : l'un surnaturel c'est-à-dire les Djinns et l'autre visible les humains. Les Djinns occupent une place très importante dans la société comorienne. Pour les comoriens, toutes maladies sont le fait d'une cause extérieure attribuée souvent aux esprits maléfiques. Comme l'écrit sultan Chouzour « *[les djinns] constituent un élément indispensable à la rationalisation et à la structuration du monde humain et matériel tel que conçoit le comorien. Ils offrent ainsi à la communauté un recours commode pour rendre compte de façon cohérente, et donc sécurisante, de tout un ensemble de phénomènes liés à la maladie, à la mort, aux cataclysmes naturels et d'une manière générale de tout ce qui au niveau de l'individu comme de la société est source d'angoisse. De ce fait, ils représentent un facteur capital de régulation et d'équilibre des tensions de toutes sortes de nature, tant individuelle que collective* ». (Chouzour S. 1994 : 63-64)

Chouzour nous montre les liens étroits qui unissent les Djinns et les humains aux Comores. Il rapporte que ces esprits peuvent se constituer en famille. A ne pas oublier que la tradition véhicule l'idée qui fait que les premiers habitants des Comores étaient des djinns. Des fundi disent même que des gens ont épousé des djinns qui les ont rendus très riches. Tous les emplacements censés appartenir à des esprits, occupés par les humains sont toujours régis par des pactes à respecter. C'est le cas du Nkoma et du Trimba: " *[...] Les djinns se marient entre eux, et dans certains cas on parle même de mariage avec ses humains... Ces djinns vivent parmi les hommes dont ils ont adopté le mode de vie... La tradition a retenu que les premiers habitants de l'île ont été les djinns, qui n'ont autorisé les hommes à les joindre que sous certaines conditions, notamment l'attribution du jour aux humains, la nuit devenant le royaume des djinns... Ces indications empruntées à la légende ou à la tradition... témoignent des liens étroits qui unissent les hommes et les djinns et montrent à quel point ces derniers sont intégrés dans le devenir des humains auxquels ils sont intimement liés. [...] Les liens étroits unissant les hommes aux djinns est la connaissance parfaite des lieux de résidence de ces compagnons invisibles, lieux où l'on se rend généralement lorsqu'il s'avère indispensable d'établir certaines relations particulières.* (Chouzour S. 1994).

Les djins étant attestés dans le Coran, les relations avec eux font partie des pratiques les plus syncrétiques avec l'islam. Selon Narivelo Rajaonarimanana, dans le traité sur les djinns d'après le manuscrit du musée des Arts Africains et Océaniens, à propos du cycle de légendes de Salomon de la littérature magique et talismanique des anciens Arabes, nous donne une description morphologique des *Jiny* selon le concept du monde et la pensée médico-magique des Antemoro et qui se ressemblent fort au concept du monde Comorien et à leur vision vis-à-vis de la religion islamique.

« *[.....] Chaque Djinn a sa façon d'agir et chaque folie a ses caractéristiques. Ainsi dès qu'un malade révèle un trouble qui échappe à l'entendement (c'est-à-dire lorsqu'il a des comportements déviant), l'Ombiasa attribue la responsabilité de ces actes à un djinn. Il identifie alors l'esprit suivant le comportement du malade et confectionne la formule appropriée pour l'expulser.*

Ces maladies apportées par le jiny sont guéries par exorcisme, en mettant au cou du malade un talisman contenant une formule magique...Pour certaines catégories des djinns, le texte ajoute d'autres remèdes utilisant des substances humaines ou animales (lait humain, fiel de perroquet, lait de chatte).

Quelque fois aussi, il y a un interdit à observer (par exemple ne pas manger du poisson pendant trois jours). La plu part des Jiny...porte des noms » (Rajaonarimanana N. 1985: 125-150)

Rajaonarimanana évoque le « hirizi » qui fait partie de la médecine Antemoro. Les Comoriens en utilisentaussi pour se protéger contre la sorcellerie : « [...] Il ne faut pas oublier que l'usage du talisman, soratsy ou hirizy, est seulement un des pôles de la médecine Antemoro, les autres étant l'usage de la prière Doa ou tibo, des sacrifices et d'offrandes dits sadaka, qui sont accompagnés de faly (interdit) et des plantes médicinales... ». Rajaonarimanana N. (1985 : 126).



Photo 77



Photo 78



Photo 79



Photo 80

Photos 77, 78, 79 et 80: Montrent les différentes sortes de « hirizi ».

Source : Bourhane Abderemane – photos prises le 21/08/2012

D'après Youssouf Andili⁹⁵, l'un de mes informateurs, descendant de la famille Komboni de Mlimani (Ouani) témoigne sur le rôle prépondérant joué par les ancêtres : « S'il y a quelqu'un qui est gravement malade et qu'on n'arrive pas à le guérir, on l'amène à Mlimani et on le laisse là-bas, les

⁹⁵YOUSOUF Andili né en 1968 à l'hôpital de Hombo, un de mes informateurs de la famille Komboni à Ouani Anjouan. Enquête réalisée à Ouani le 22 Août 2003 – durée 29 mn 01s – CD ROM Cote 2AV012

tradipraticienss invoquent l'esprit des anciens et quatre-vingt pour cent de chance, le malade guérissait après trois jours ou une semaine de traitement. Un secret qu'on n'arrive pas à expliquer ».

Sophie Blanchy donne son point de vue (en parlant de Mayotte): « *Dans certains milieux traditionnels, le ou les djinns familiaux, qui possèdent la mère par exemple, sont de véritable membre de la famille, craints mais aussi utilisés comme auxiliaires. De même que le mwalimu peut avoir un djinn, et le laisser travailler à résoudre les problèmes qu'on lui soumet, ainsi un djinn « montant » sur un membre de la famille peut, lui aussi, donner des consultations fréquentes sur les problèmes de la vie* ». (Blanchy S. 1988 :306)

Si on en croit les témoignages de personnes dignes de foi, qui parlent souvent des gens ayant épousé des djinns femmes. Certains avancent même des noms de personnes habitant dans leurs propres villages. D'autres véhiculent la légende d'une femme *djinn* qui a été épousée par un humain et a donné naissance à des jumeaux ou jumelles ou triplet. La maman a amené un de ces enfants en laissant l'autre ou les autres au père. On rencontre ses histoires surtout à la Grande Comore, à Domoni (Anjouan) etc. En voici un de ces légendes :

Domoni n'est habité que par des hommes. Aucune femme n'a accompagné les nouveaux venus et ces derniers n'ont jamais pu obtenir de leur chef, l'autorisation de prendre femme dans le pays.

Selon la légende, le premier qui se marie a rencontré son épouse, dans la mosquée Mkiri *Wa Mritsini* venant de la mer par une nuit noire. Il a pu obtenir du Fani, la célébration de son mariage avec cette femme étrangère comme lui. Dès qu'elle est enceinte, elle disparaît et ne revient que plusieurs mois plus tard avec deux jumelles qu'elle remet à son mari. Elle lui informe qu'elle a mis au monde trois filles mais qu'elle a gardé la troisième pour elle et sa famille. Elle lui explique comment élever les deux enfants en lui prescrivant de nombreux interdits concernant leur nourriture et notamment la consommation de certains poissons. La femme repartit vers la mer pour une destination inconnue. La légende veut que cette première femme de Domoni soit un *djinn*...

A Ouani, la même histoire nous était racontée par deux de nos informateurs, mais nous n'oserons pas rapporter ici leurs noms. Selon eux, l'homme était pauvre et ne vivait que de ses ressources agricoles et de la pêche. Au bout de quelques années, on s'aperçoit qu'une évolution significative se fait sentir et qu'on ne sait pas d'où viennent ses ressources. L'homme était polygame. Une de ses femmes est plongée dans la religion tellement qu'elle a ouvert une école coranique « *Banga la shoni* ». Les signes de richesse apparaissent au grand jour : construction en dur, mise en place d'une unité d'alambic, fabrication d'une énorme pirogue à voile, achat de terrains etc. On s'est rendu compte que chaque troisième jour, il va seul à la mer avec cette énorme pirogue sans « *mwana maji* » (aide pêcheur), en pleine nuit, qu'il vente, qu'il pleuve. Les gens sont intrigués et veulent en savoir d'avantage. Autres remarques, c'est que l'homme, une fois qu'il passe chez la femme « religieuse », cette dernière tombe bizarrement malade et souffre beaucoup. Elle a fini par accepter d'aller consulter un *mwalimu* (un *mgangi*) qui l'a informé que son mari a une relation avec une djinn. La dame avait raconté à ses amies qu'une fois que son mari partait en mer, elle le voit en rêve entrain de causer avec des êtres qu'elle ne connaît pas. Quand elle demande des explications à son mari, ce dernier se fâche et sort. Il arrive un moment où l'homme (le mari) ne passe plus voir sa femme et l'abandonne sans pour autant la répudier. La femme djinn ne tolère pas que l'homme soit en contact du Coran qui le rendait vulnérable. L'information circulait en ville que l'homme est bel et bien en relation avec des esprits djinns qui l'ont rendu riche. Mais une fois que l'homme est décédé, certains de ses biens ont disparus à l'exception des maisons en dur et des terrains. Depuis les malheurs ne cessent de frapper cette famille.

On voit, à l'issue de cet exemple qu'une relation homme/djinn est possible. Un témoignage impressionnant de la victime même (Cheikh Loutfi Abdouroihime, un des membres de notre classe d'âge), a vécu la réalité au bord d'une falaise où il est parti pêcher dans un village de la Grande Comore. Nous allons essayer de relater son histoire qu'il nous avait racontée lors d'un festin « *shungu* » entre classe d'âge en mai 1997 : Parti comme d'habitude pêcher sur une falaise en bord de mer une nuit de pleine lune, il a jeté sa ligne à la mer et tout d'un coup, la ligne s'est tendue. Signe que le poisson a mordu à l'hameçon. Loutfi tirait de toute sa force s'imaginant qu'il avait attrapé un gros poisson. Mais après mille efforts et une fois que la ligne est sortie de l'eau, quelle était sa surprise de voir un tout petit poisson accroché à l'hameçon. Déçu, il l'a dégagé et l'a balancé à la mer. Notre ami, pêcheur de fortune commençait à se poser des questions sans réponses. « *Je n'ai jamais vu ça...C'est quoi ça ?* ». Il a lancé une deuxième fois sa ligne à la mer en pensant toujours à ce qu'il venait de subir. L'histoire s'est répétée une deuxième fois et une troisième fois. En examinant le même petit poisson, il avait senti qu'on lui tape sur son épaule gauche. Mais il n'a pas réagi. Il était branché sur ce petit poisson qui lui avait tant tiré sur sa ligne. Il l'avait balancé à la mer et en retournant pour voir qui lui avait tapé sur son épaule, il était resté stupéfait. Une grosse femme noire se pointait devant lui. « *Qui est ce ? D'où venait-elle à cette heure-ci ? Que voulait-elle ?* », disait Loutfi désespéré complètement. La femme inconnue répondait à toutes les questions comme si elle lisait dans la pensée de Loutfi. Il commença à réciter des versets de Coran, sachant qu'il est devant une femme djinn. Avec une voix posée, la femme lui répondait : « *Je viens de très loin, je n'ai pas peur de rien. C'est moi qui ai tout fait pour mesurer ta force. Je veux que tu sois mon mari. Je peux t'amener chez mes parents. Ce n'est pas la peine de lire les sourates, j'en connais beaucoup plus que toi, humain !* ».

Loutfi, la gorge serrée, répondait timidement à cette créature. « *Laisse-moi le temps d'aller réfléchir car tu sais très bien que je suis marié et j'ai des enfants* » disait-il. La femme répliquait : « *Je sais que tu mens et que tu ne viendras plus ici...Toutefois je ne te lâche pas ...Tu dois m'épouser* ». Après quelques discussions (dialogue de sourd), elle a accepté que Loutfi s'en aille, mais elle n'abandonnait pas son désir.

La même nuit, une fois arrivée chez lui, la femme djinn l'attendait devant la porte. En l'absence de sa femme, elle est dans la cour tout de suite. Finalement, il en avait parlé à son fundi, son maître coranique qui, le jour « j », avait procédé au rituel d'expulsion de la femme djinn. Cette dernière n'est jamais revenue et Loutfi avait abandonné la pêche nocturne.

3.5.3.2. Mauvais sort sahiri

Le « *sahiri*, ar. *Sihr* »(plur ; *Masahiri*) est un mauvais sort introduit dans le corps de quelqu'un pour lui faire du mal. C'est un objet maléfique composé de divers ingrédients : rognures d'ongle et cheveux de la future victime, clous, morceaux de verre, terre d'un cimetière, morceau de vêtement de la future victime, os d'un animal ; le tout enveloppé dans un tissu rouge.

La victime tombe bursuement malade, n'arrive plus à marcher quelque fois, ni manger ou même avaler quelque chose. Alors on consulte un expert ou un géomancien pour lui demander la cause de cette souffrance insupportable. Celui qui a diagnostiqué la cause du mal ne doit pas procéder à la thérapie. Il faut une personne possédée par Djinn.

Concernant mon cas, je suis allé à Sima consulter un certain « *Monye Fundi* », un grand *fundi* de Sima, très populaire. Les gens font la queue pour le consulter, du matin au soir : même ceux qui venaient de Mayotte étaient présents.

Quand mon tour est arrivé, je suis entré dans sa petite cabane et une fois qu'il m'a vu, il m'a dit qu'il n'est pas en mesure de me traiter. Il m'a orienté vers Mirontsy voir une grosse dame originaire de Madagascar qui pourrait faire le travail. Ou bien aller voir une vieille dame « *Koko* » à Bandrani, du nom de *Bweni Fundi*. Elle a un djinn qui pourrait m'extraire cet objet maléfique. J'ai opté pour celle de Bandrani qui est plus expérimentée.

Vers huit heures du matin, le lendemain, où la pluie battait son plein, je suis arrivé chez la dame. Elle m'avait donné un petit banc de fortune pour que je puisse m'asseoir sur la petite véranda en attendant qu'elle se prépare. Elle est allée faire ses ablutions et elle est venue me voir en me palpant les reins, les épaules et finalement, elle m'a dit de la suivre à l'intérieur de sa cabane en torchis. Je suis assis devant elle à côté d'une petite table rabougrie pleine de petites boîtes et un panier rempli des plantes médicinales. Elle commence à réciter « la Fatiha » (Fatiha), suivi des incantations dans une langue incompréhensible. Elle mâchait des gingembres « *ntsingiziwu* » et m'invita à m'allonger sur un lit traditionnel, tendu avec des cordages fait avec des bourres de coco sec « *hamba* », sans matelas ; mais sur un « *mtseve* » (feuille de cocotier tressée). J'ai déboutonné mon pantalon et ma chemise. Restée assise sur place, elle continue dans la récitation des formules magiques, et entre en transe de plus en plus frénétique. Soudain, elle se lève et vient palper mon corps et m'a mordu au niveau de mon omoplate droite. Ensuite, elle a craché dans un bocal très propre contenant de l'eau de mer et plonge sa main pour attraper quelque chose et après, elle prit un couteau à porter de sa main et coupa l'objet saisi. L'eau devient sale. Elle m'avait dit de retirer mon pantalon et elle m'a mordu au niveau de ma cuisse droite. Mais cette fois-ci, elle grognait tellement en serrant de plus en plus ses dents. L'objet maléfique résistait. Mais finalement, elle est arrivée à l'extraire. Après avoir remis mes vêtements, j'ai quitté mon lit de fortune et je me suis assis devant elle. La dame avait versé doucement l'eau du bocal et avec le couteau, elle étale un à un le contenu du bocal en les énumérant. Finalement, elle m'a remis une petite bouteille contenant du liquide un peu trouble que je dois utiliser, une fois arrivé chez moi, pour nettoyer les deux endroits où elle m'avait mordu. Quelques minutes de silence après, la dame a repris conscience. Son *djinn* est parti et je lui avais glissée une enveloppe en contrepartie du service rendu. La pluie avait cessé de tomber et je suis parti.

Pour extraire l'objet maléfique, le patient peut ne pas être présent s'il est alité. Le rite exige que si le malade ne peut pas venir devant l'extracteur du mal, alors il suffit d'envoyer au guérisseur quelque chose qui lui est corporellement lié. La plupart du temps, on envoie un vêtement que le malade avait déjà porté, ne serait-ce qu'une seule fois. C'est à travers ce vêtement que le spécialiste va extraire ce qu'on avait introduit dans son corps. On parle d'hypnose. Beaucoup de gens ne croient pas du tout à ce type de thérapie, jugée incompatible avec le concept de l'Islam. Toutefois la vieille dame a utilisé ses compétences magico-religieuses visiblement réelles pour extraire le mal.

A.Chanfi rapporte son témoignage après avoir assisté à l'extraction du mal à travers le vêtement de la mère de son ami qui ne pouvait pas se présenter elle-même devant le guérisseur. Pour extraire le mal, on lui a envoyé un vêtement que le malade avait déjà porté (A. Chanfi A. 2002 : 185-186)

3.5.3.3. L'esprit *mgala* d'Anjouan

Mgala ou **Mugala** (cl. 3) Esprit de culte ou de rite de possession d'origine africaine (A.M. Chamanga 1992 : 143)

Aux Comores, il existe des personnes à qui Dieu a donné des dons ou des pouvoirs de communiquer avec des forces invisibles que nous appelons Djinni (plu. Madjini). Ces forces chtoniennes ont toujours le désir de s'incarner dans des humains pour les posséder lors des rituels appelés « *Ngoma za Madjinni/Ngoma ya Mpevo : le Mgala* »

Les comoriens revenus de Madagascar, avaient ramené des certaines coutumes et mœurs notamment la danse des « génies » ou la danse des esprits : *Mdandra*, *Mgala*, *Mulid*. Lors de fêtes officielles, les comoriens, optent pour la danse des esprits appelée vulgairement « *Mgala - Mugala* ». Ce mot désigne à la fois l'esprit et le *ngoma* (le rite). Sophie Blanchy (1990) parle d'un djinn originaire d'Anjouan. La danse nécessite toute une série de préparation en faisant appel aux fidèles en tant qu'acteurs

Arrivés sur le lieu public où vont se dérouler les activités, nous avons remarqué une grande table bien garnie de plusieurs offrandes : des bouteilles de lait (*Dzia bitsi*), du miel, des œufs crus, des bouteilles de parfum, de l'eau de rose, Pompéïa, du tabac, du bétel (*rambu*) de la chaux vive, noix d'arec (*vovo*), deux seaux remplis de sang non coagulé, une grande assiette remplie de viande bouillie, des citrons, une sorte de bocal en argile où on avait mis la braise et l'encens.

A côté, on avait entassé des morceaux de bois « *Mhonko* » pour avoir de la braise très ardente, puis on avait ajouté des charbons de bois. Du côté Est, les musiciens frappaient leurs tambours pour exciter les possédés. L'odeur de l'encens (*emboko*) se répandait tout autour. Une grosse marmite était posée sur trois grosses pierres dans laquelle l'officiant avait mis toute une multitude des feuilles et des plantes sacrées réputées pour leur pouvoir mènent les possédés vers l'extase. Avant de mettre le feu sous le *Djungu*, l'officiant balbutie des paroles incompréhensibles et allume le feu. Les spectateurs forment un grand cercle. Les autorités devant, assis sur des chaises, assistent aux spectacles.

Au commencement l'officiant chargé du rituel s'adresse d'abord brièvement devant le représentant de l'Etat. Des nattes ont été étalées un peu à l'écart pour laisser la place à la danse. Le chef est assis devant les invités, la coupole d'encens devant lui et commence les incantations (invitez tous les esprits à venir danser). C'était le silence absolu. Le fundi wa madjinni, l'officiant que Moussa Said (1990 : 30)⁹⁶ appelle « litt. *Le maître des génies* » termine ses incantations et donne le ton en chantant, l'orchestre s'emballe et les tambours résonnent les acteurs reprenaient en chœur les refrains des chansons et les quelques femmes se trouvant à l'arrière tapent des mains comme pour exciter les acteurs à se mettre en transe. Les adeptes qui sont assis derrière lui s'agitent. Les trances commencent à apparaître timidement, puis de plus en plus fortes. Des grognements, des cris aigus mêlés au son des tambours et aux chants de certains spectateurs excités, incitent les possédés à connaître des véritables trances. Ce fut le paroxysme. La musique à trances bat son plein. Certains possédés se sont mis debout, dandinent, sautillent et se rapprochent d'abord du *Djungu* pour inhaler la vapeur d'eau chaude qui se dégage. Les plus fervents vont même jusqu'à plonger chacun leur tête dans la grosse marmite d'eau bouillante, avant d'aller à la table d'offrandes pour se rafraîchir. D'autres sont allés jouer avec la braise sans se faire brûler, avant de revenir vers la table garnie d'offrandes. Cette présentation est un véritable spectacle pour l'assistance, ébahie de voir des gens hors de leur état normal qui font des choses inimaginables : boire du sang, boire du parfum, de l'eau de rose à gogo, des litres de lait, manger des œufs crus, du tabac mélangé avec des bétels, noix d'arec et de la chaux. L'officiant responsable étale la braise, un possédé, appelé « *longera* » ou « *lava* » marche dessus en dansant. Il a pris un gros morceau de braise et le met dans sa bouche avant d'aller s'abreuver du sang de l'animal sacrifié. Un des possédés ne boit que du lait et du miel. Les tambours redoublent de puissance dans un bruit assourdissant. Les chants entraînent « *manifestement, chez ceux qui y demeurent naturellement sensibles, des émotions vives et intenses qui provoquent elles aussi la transe* » (Moussa Said, 1990 : 31). La musique (sons des tambours et les bruits) aiderait les djinns à repérer au plus vite le lieu où se déroule la cérémonie. Ici le *Ngoma* (mélange des chants, la musique et les tambours) ne faisait qu'amuser les djinns. Il ne s'agit pas d'une cérémonie thérapeutique.

⁹⁶Moussa Said, « La musique à transe aux Comores. Les danses de génie et leur valeur symbolique », in Ya Mkobe, n° 4, 1990, pp. 30-32

Moussa Said pense que « le *Ngoma ya Mpevo* » véhicule des messages destinés aux djinns pour les satisfaire, mais recèle beaucoup de mystère et que les chants et les tambours se complètent et enthousiasment les danseurs : « [...] *De par sa nature, la danse de génies recèle beaucoup de mystères qui dépassent parfois notre entendement... On oublie souvent que cette cérémonie s'inspire de pratiques magiques dont seuls les djinns connaissent les véritables fondements...* » (Ibid : 32).

Des femmes et des jeunes filles aussi, ainsi que d'autres personnes qui sont *sièges* de djinns y prenaient part à cette occasion pour faire plaisir à leurs djinns.

La cérémonie n'a duré que deux heures. Certains danseurs étaient partis possédés, d'autres avaient repris connaissance, sans brûlure aucune. Les autorités étaient satisfaites du spectacle. Deux pompiers étaient venus éteindre la braise. Chacun rentrait chez lui en savourant ce qu'il a vécu.

Toutefois, Chanfi Ahmed nous propulse vers un autre type de *Ngoma za madjinni* qui s'organise en public. Pour satisfaire aux exigences des djinns, leur repas ne se prépare pas comme celui des humains. On mélange dans une même grosse marmite les aliments locaux consommés (patates douces, taros, saonges, maniocs, bananes etc.). Personne n'ose y toucher ou y goûter. Tous ceux qui sont *sièges* de djinns ou d'autres esprits peuvent prendre part à cette cérémonie (hommes, femmes, filles, garçons) : « *Les ngoma publics sont uniquement une cérémonie propitiatoire de réconciliation... quand un malheur frappe le groupe (quartier, village) dans son ensemble : épidémie comme le choléra, sécheresse, maladie infantile qui emporte beaucoup d'enfants etc., et les esprits. Nous avons personnellement observé ce genre de ngoma dans les années 70... C'était le fundi wa madjini (litt. l'expert des esprits) qui la présidait. Durant les ngoma, on préparait un grand repas appelé maruhura destiné à être servi aux esprits censés résider dans les grottes se trouvant tout au long des rivages. Ce repas était préparé et servi à la façon qui sied aux djinns et non point aux humains, du moins selon la croyance collective. Il était, en effet, préparé d'une manière complètement différente de celle des humains. Les produits alimentaires de base (manioc, bananes, patates douces, saonges, etc.) que l'autochtone mange normalement séparément étaient mélangés dans une grande marmite pour être cuits. Il était interdit aux humains de les manger. De toute façon, aucun membre de l'assistance, fut-il le plus affamé de tous, n'aurait osé goûter ce repas de djinns par respect envers ces derniers et surtout par dégoût. Le fundi servait ce repas en différentes portions sur des feuilles de bananier et non sur des assiettes ou des plateaux comme on l'aurait fait pour les humains. On déposait ces portions sur une pirogue dans laquelle s'embarquait le fundi conduit par un habile piroguier capable de se débrouiller sur la mer agitée. Il faisait le tour des grottes et laissait à chaque escale une portion à l'esprit (ou aux esprits) censé (s) y résider. Ils ne retournaient sur la terre ferme qu'après avoir tout distribué. Et les ngoma qui avait déjà commencé après la prière de l'après-midi (al-'Aṣr) continuait jusqu'au coucher du soleil. Dans ce genre de ngoma publics, les participants (femmes et hommes, jeunes et moins jeunes) qui étaient *sièges* de djinns pouvaient saisir cette occasion pour faire plaisir à leurs djinns...* » (Ahmed Chanfi 2002 : 198-199).

Sophie Bouffart insiste sur le fait que les « *Mgala* » sont des esprits anjouanais ou qui ont leur résidence à Anjouan comme les « *patrosi* » à Mayotte. De même, leur nature identique leur permet de partager une même cérémonie et avoir une résidence à Mayotte. Seul leur régime alimentaire diffère et on ne consomme pas du sang selon l'auteur : « *Les patrosi sont à Mayotte ce que les mugala sont à Anjouan (Ndzuan), l'île voisine. Ils sont de même nature, à tel point qu'ils peuvent partager une même cérémonie et être soignés en même temps chez un même hôte. Leurs ziara se trouvent sur l'île d'Anjouan. Les patrosi ont décidé de laisser une place aux mugala entre deux ziara à eux. Désormais, les mugala ont un « lieu de résidence » à Mayotte.*

Le régime alimentaire des mugala diffère de peu de celui des patrosi. Même s'ils réclament aussi des sacrifices animaux, ils ne consomment pas leur sang. Ils boivent du lait, ne sont pas hostiles aux plats salés, mâchent des feuilles de bétel avec des noix d'arec et un peu de chaux. Ils apprécient également les citrons doux (ndrimu monié), le miel et préfèrent l'eau de rose au Pompéïa » (Bouffart-Klein S. 2003 : 231)

Dans ce chapitre, j'ai décrit les sites où se déroulent des rituels non islamiques. L'importance donnée à ces lieux peut se comprendre à la fois du point de vue écologique et historique. Les points d'eau fournissent une ressource indispensable à la vie et à l'établissement des populations, ils sont donc liés à leur histoire. Quand ils montrent des caractéristiques exceptionnelles, ils expriment les forces naturelles parfois impressionnantes (cascades, tourbillons). Les grottes, outre le fait d'avoir pu constituer de premiers habitats, ont offert au cours de l'histoire des refuges à une population dominée, menacée par les guerres locales. Dans cette géographie très montagneuse, cascades et grottes sont souvent liées. Ainsi ces espaces, comme les vestiges des établissements humains construits, constituent-ils des lieux propices aux rituels de commémoration ou de communication avec les esprits.